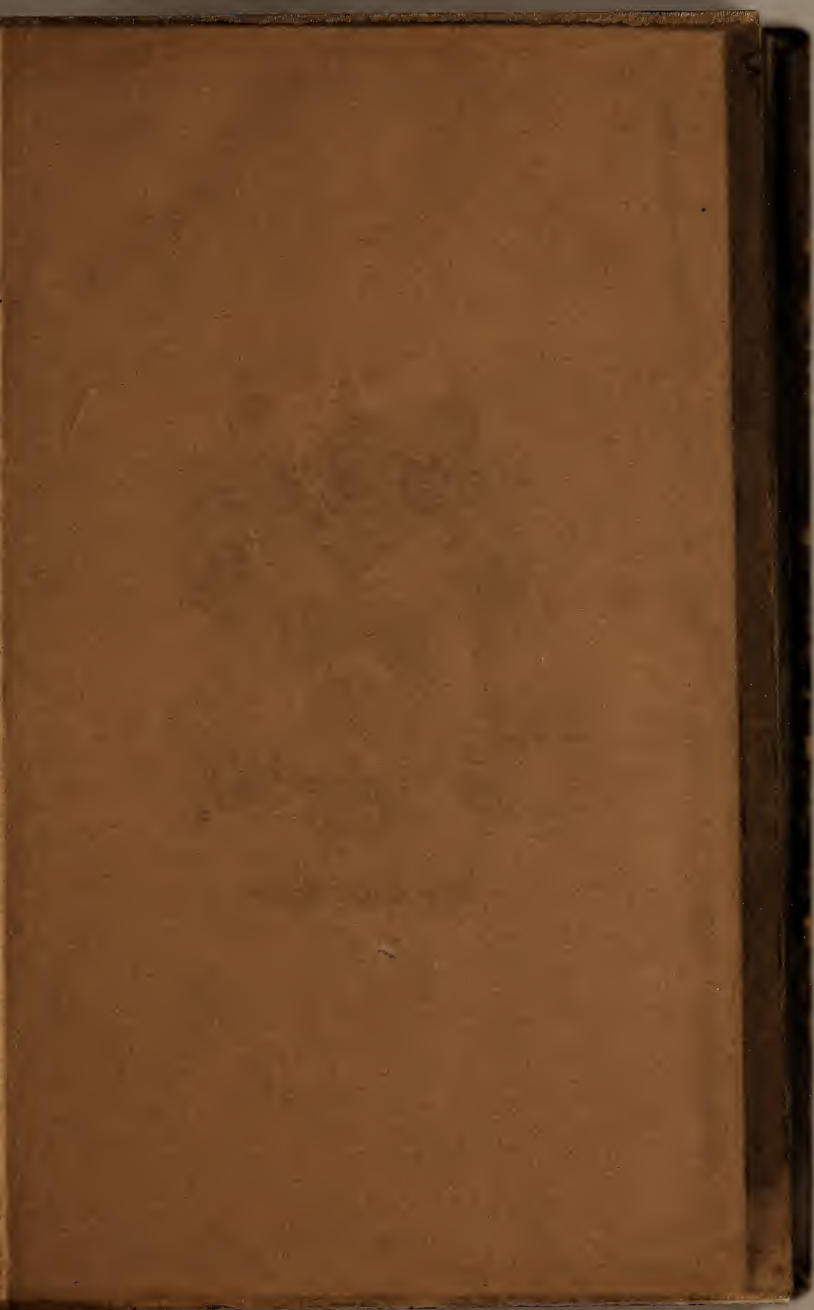
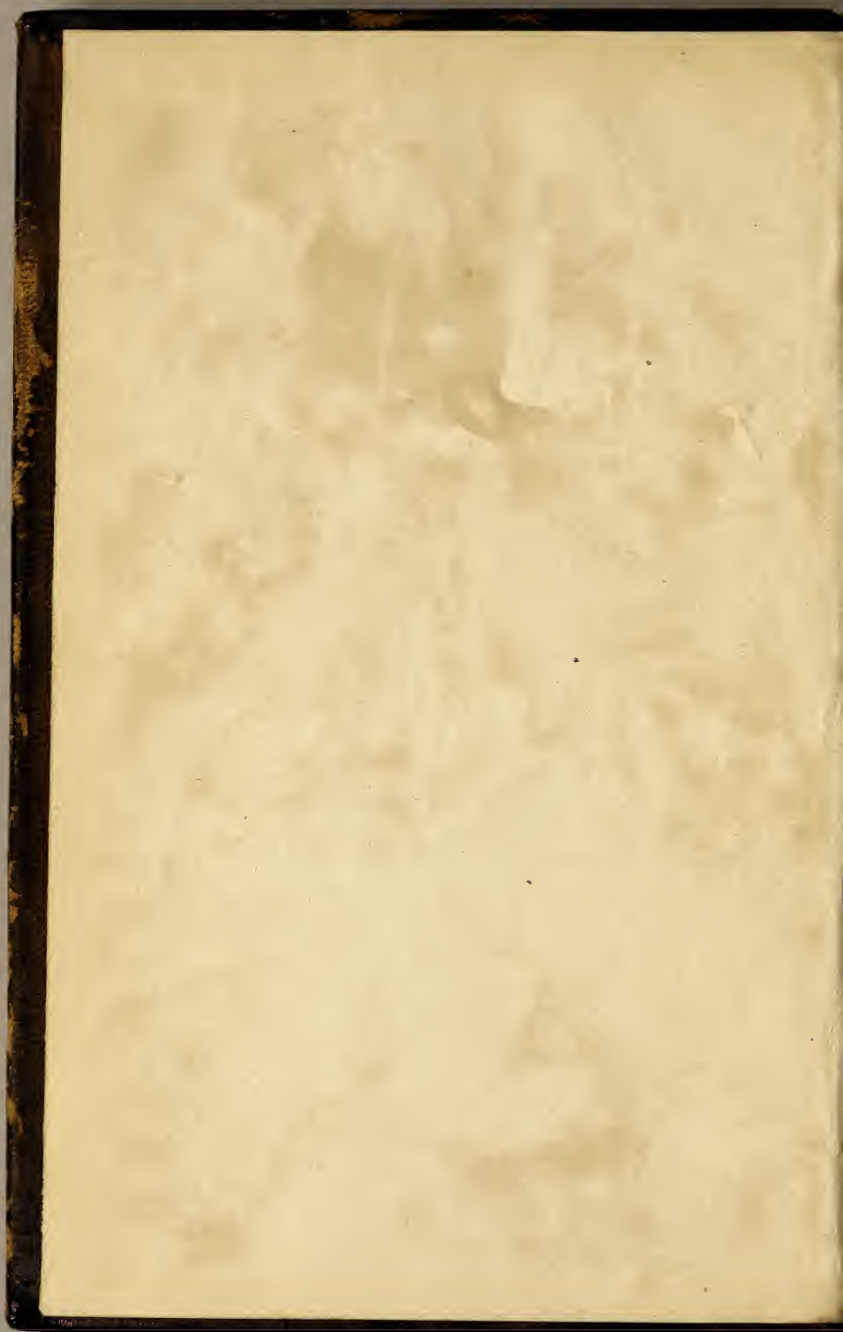


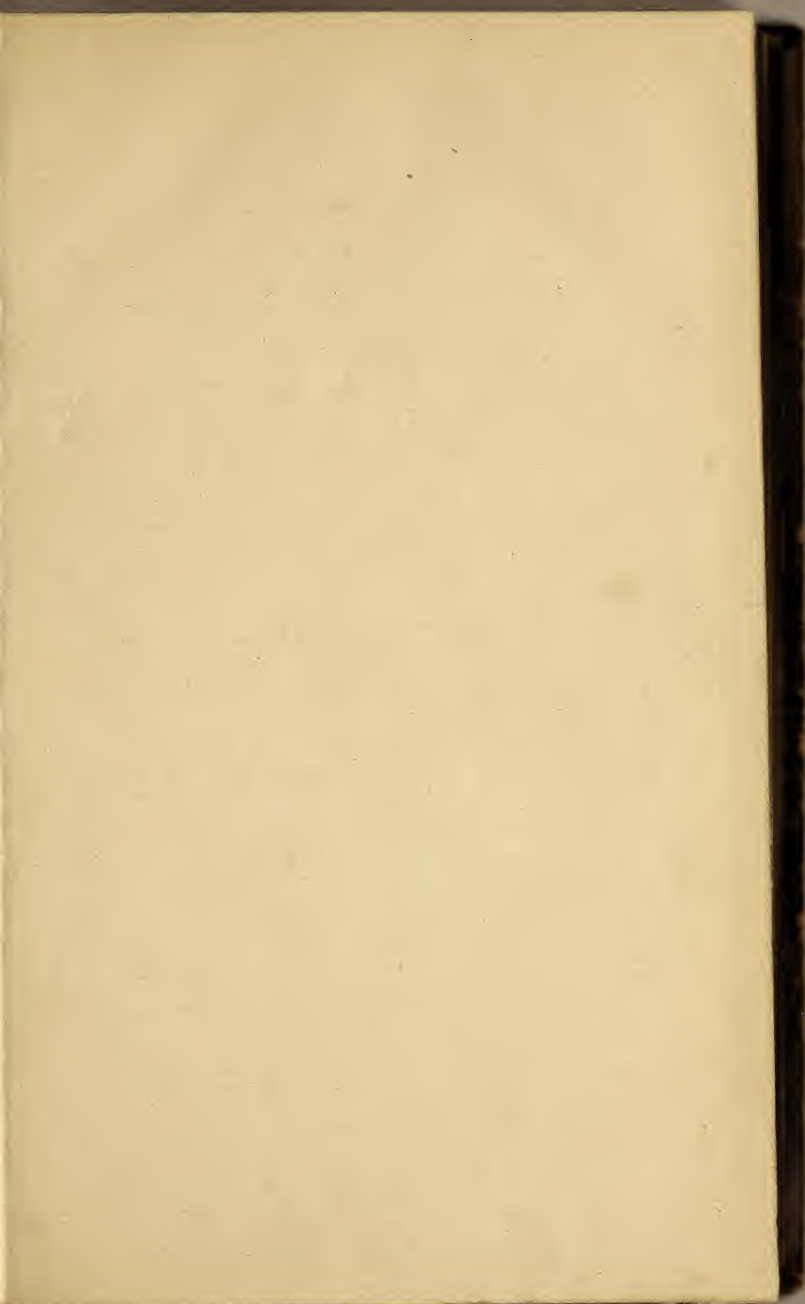
A17c

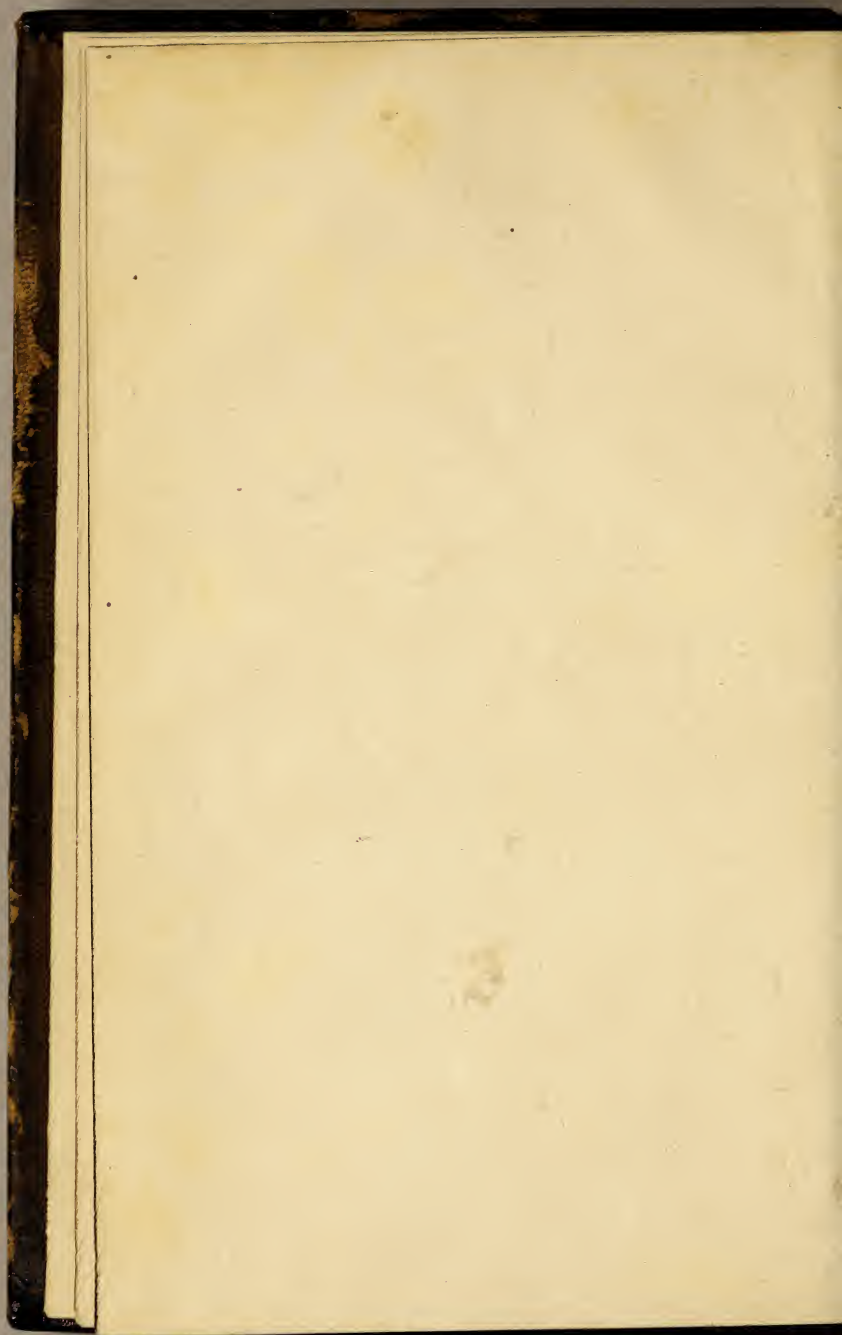


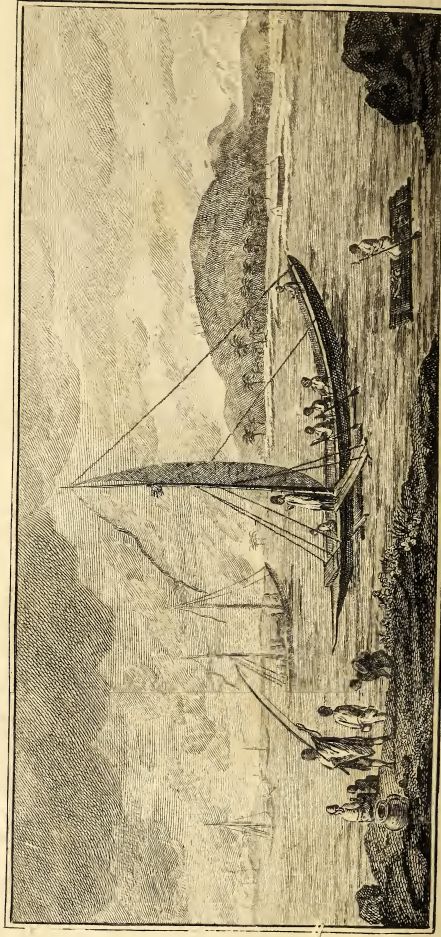
John Carter Brown.











J. J. K. del. fecit

Vue de l'Isle d'Otabiti.

ESSAI
SUR L'ISLE
D'OTAHITI,
SITUÉE
DANS LA MER DU SUD;
ET
SUR L'ESPRIT ET LES MŒURS
DE SES HABITANS.



A AVIGNON;
Et se trouve A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame.

M. DCC. LXXIX.

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822

1822



A

MADAME * * *

CE Peuple né pour la Vertu,
Que n'a-t-il le bonheur, Églé, de vous connaître !

Le vice en vous voyant paraître
Serait pour jamais confondu ;

La pudeur brillerait de ses graces nouvelles ;

Vertueuses dès leur printems ,

Les femmes, comme vous, n'en feraient que plus belles,

Et les maris moins inconstans.



AVERTISSEMENT.

LE *Peuple dont on entreprend de décrire les mœurs & les usages, est une des Nations des Indes plus intéressante encore par la forme de son administration intérieure relativement à elle-même, que par l'utilité qu'elle peut procurer aux vues politiques de l'Europe. Ce Peuple est donc plus susceptible d'être considéré philosophiquement, que politiquement. La découverte de l'Isle, qui n'est pas ancienne, & la connaissance de ses habitans, sur l'esprit & le caractère desquels on n'a eu jusqu'à présent que des notions fort obscures, ne peuvent*

AVERTISSEMENT. V

procurer à la curiosité que peu de faits , qui ont exigé beaucoup de recherches & d'étude , par les difficultés qu'il y a eu à surmonter pour s'en assurer. Les Voyages autour du monde de MM. Bank & Solander , de M. Cook , celui de M. Bougainville ; les réflexions judicieuses de ces savans Navigateurs ; celles d'un autre ordre d'hommes non moins éclairés , ont servi essentiellement à la forme de cet Essai. L'opinion que nous avons nous-mêmes de leurs différens jugemens , nous a fait hazarder quelquefois d'ajouter nos sentimens aux sentimens de ceux qui consacrent leur tems , leurs avantages , & qui sacrifient même la portion la plus essentielle de leur existence , pour

vj AVERTISSEMENT.

se livrer à l'étude des découvertes.

*Nous serons trop fortunés , si le
récit que nous faisons de leurs
dispositions peut flatter la sensibi-
lité d'une espèce d'hommes qui est
au-dessus de tout éloge.*





INTRODUCTION.

IL serait satisfaisant pour l'esprit humain, que la Philosophie s'exercât à donner des notions exactes & circonstanciées sur les mœurs, les usages, le caractère & l'esprit des Nations que nous nommons sauvages, sur les mœurs & coutumes des Peuples civilisés ; & qu'elle formât par suite de cette masse de connaissances, un parallèle qui en démontrât la variété. Une pareille entreprise parvenue à son terme de perfection, serait peut-être, dans l'ordre moral, le *maximum* des connaissances humaines, d'après lesquelles on pourrait entrevoir de certains rapports

viiij INTRODUCTION.

entre les hommes , & se fixer sur un degré connu de leurs opinions , relativement à des objets sur lesquels il y a eu tant de discussions , qu'il est presque impossible de rien déterminer. La découverte du Nouveau Monde , & celles que les Navigateurs ont faites depuis cette époque , prêtent beaucoup à démontrer que les hommes font par-tout ce que le climat & l'opinion les rendent (a) : bons ou méchans , voilà

(a) Cette influence du climat & du sol sur le caractère & l'esprit des Nations , est palpable. On a observé que les Peuples qui habitent les montagnes & les pays couverts par les bois , sont chasseurs ; ils ont par conséquent les vices relatifs , la rapine & le vol : les habitans des plaines cultivées , dont la grande occupation est le soin de la terre qui leur procure la vie & l'aisance , ont des passions plus modérées ,

INTRODUCTION. ix

les deux extrêmes. Il est un terme moyen , qui se rapproche infiniment de ces deux termes ; & c'est peut-être celui qu'il convient le plus de supposer à tous les hommes. Formons une courte analyse de l'homme sauvage & de l'homme civilisé , & considérons les différences d'après les résultats. L'homme sauvage va nud , parce qu'il ne craint point les intempéries des saisons , & qu'étant né libre , il ne porte rien qui lui assigne aucune marque de l'esclavage : d'ailleurs ses mouvemens acquérant dès l'enfance un degré de flexibilité qui s'ac-

plus tranquilles. Cette différence est manifeste , si l'on veut y réfléchir.

x INTRODUCTION.

croît en faisant usage de ses membres , augmentent d'élasticité en proportion de l'âge qu'il acquiert , & de l'habitude d'agir. Sa nourriture est infiniment simple & frugale ; elle se borne le plus communément à des végétaux : l'usage des liqueurs spiritueuses lui étant inconnu , l'eau & le jus des fruits qui sont sa boisson la plus ordinaire , laissent fluer dans son sang une lympe pure , qui répandant sa limpidité bienfaisante sur le genre de ses nerfs extrêmement forts quoique élastiques , ajoute en même tems à la souplesse de ses membres & à la rapidité de ses mouvemens. Il est leste à la course , parce qu'il n'a jamais été gêné par aucun lien qui por-

INTRODUCTION. xj

tât obstacle à l'usage libre de ses articulations. Sa force , qui est extrême , prend son origine dans la pureté de son sang , qui reçoit continuellement par la simplicité des alimens , une fluidité suffisante , qui est essentielle aux diverses opérations du corps. L'existence physique de l'homme sauvage influe nécessairement sur son existence morale. Il est franc & sincère , parce qu'il ne connaît aucun sujet de feindre , d'où résulte essentiellement l'extrême confiance. Ses passions & ses desirs ne sont pas excessifs ; son tempérament modifié par diverses causes , est la cause de sa modération. Il n'est point vindicatif ; ennemi de la haine & de

xij INTRODUCTION.

ces passions basses qui ont de tout tems dégradé l'esprit des Nations où les Arts ont fait leurs trop rapides progrès , il a la colere & la vengeance du moment ; elles ne peuvent avoir de longues suites , parce que l'action n'est pas réfléchie. Satisfaire à ses besoins , & n'être point gêné dans ses habitudes , sont les seuls biens qu'il cherche à se conserver. Il fait défendre sa vie , sa propriété , ses biens , & ne cherche point à envahir ceux de ses semblables. C'est ainsi que la nature a fait l'homme ; content de son sort parce qu'il n'en connaît point de meilleur , il contemple , il admire sa bienfaitrice , & n'emploie point de

INTRODUCTION. xiiij

vains efforts pour la rectifier.

L'homme civilisé reçoit en naissant les premiers signes d'un esclavage ; qui s'appesantit par degrés autant sur sa manière d'exister , que sur sa manière d'agir. Son enfance est soumise à une infinité de peines qui sont inconnues à la nature , & que l'art a fait naître , pour le danger de l'existence même. Ses cris sont l'expression de ses plaintes ; mais comme il est né pour la douleur , la sensibilité , compagne de la nature , semble se refuser à ses gémissemens , & toute la cruauté des hommes s'exerce sur son être faible & languissant. Cet état de langueur qui suit pas à pas les momens de l'en-

xiv INTRODUCTION.

fance , n'est pas le plus grand mal qui l'attend. Parvenu à un terme d'accroissement où il commence à ressentir les atteintes naturelles d'un développement nécessaire , ce moment est l'époque fatale de son existence ; il jouit de ses droits , sans pouvoir user des facultés qui en sont inséparables : on gêne pour lui la nature ; & gêné lui-même jusques dans sa liberté , il n'en aperçoit que l'ombre , il est dans l'esclavage. Si l'ordre physique est troublé dans sa puissance , par des obstacles à son extension , l'ordre moral ne l'est pas moins par diverses influences. Le premier essor de la liberté apparente de l'homme civilisé , se ma-

nifeste par l'effet de ses passions & de ses goûts. Comme les premières impressions qu'il a reçues étaient contraires à la nature , il se livre sans réserve à tout ce que la fougue & l'opinion lui suggèrent. Avidé de tout ce qu'il voit , emporté jusqu'à l'excès , cruel , si on ose le dire , il rejette la voix de la raison même , pour la contraindre dans ses loix. Accablé par les préjugés , qui font la suite de sa faiblesse , extrême dans ses perceptions comme dans sa manière d'être , il tyrannise ses sens mêmes , en cherchant le moyen d'en diviser indéfiniment le pouvoir. L'illusion qu'il se fait d'un prétendu bonheur , sert à l'en éloigner , & le

xvj INTRODUCTION.

rend victime de l'effet qu'il en attend. Il n'y a que la cessation des causes physiques, qui ont réduit l'homme dans un pareil état, qui puisse l'en soustraire, ou un effort de raison, dont les regles sont gravées dans son cœur, quand il veut les connaître & s'y arrêter. Il acquiert alors ce degré de sensibilité essentiel à toutes ses actions ; il trouve en lui des armes propres à le défendre contre les atteintes du préjugé & des fléaux qu'il entraîne. Son bonheur s'augmente en proportion des progrès qu'il fait dans ses réflexions sur l'absurdité de sa première existence, & sur les biens qu'il doit attendre, en se conformant

INTRODUCTION. xvij

mant aux loix sublimes de la raison & de la nature.

Ce tableau sommaire de l'état physique & moral des Peuples sauvages & des Peuples civilisés, conduit naturellement à conclure qu'il y a cette différence entr'eux, que les premiers sont de petites Nations dispersées, sur lesquelles l'opinion n'ayant aucun droit immédiat, elle ne peut y avoir une influence générale; au lieu que les Peuples civilisés sont de grandes Nations, qui, pouvant se réunir, peuvent former un tout d'intérêts & d'idées qui les rapproche des extrêmes que l'on a cités. Il résulte donc de cette différence un enchaînement naturel de faits analogues & relatifs qu'il serait

xvii INTRODUCTION.

important de connaître ; d'où l'on peut tirer les conséquences suivantes qui tiennent à l'esprit politique de toutes les Nations.

1°. Que les différens Peuples des Isles sont plus portés à la liberté que les Peuples des continens, parce que les Isles sont ordinairement d'une petite étendue ; une partie du Peuple ne peut pas être employée à opprimer l'autre ; la mer les séparant des grands Empires, la tyrannie ne peut pas y prêter la main ; les conquérans étant arrêtés par la mer, les Insulaires ne sont pas enveloppés dans la conquête, ils conservent plus aisément leurs Loix.

2°. Que les Peuples des con-

INTRODUCTION. xix

tinens sont esclaves en raison inverse de ce qui assure la liberté des Insulaires, parce que ceux-là étant réunis & dominés par les mêmes Loix, ils ne peuvent se soustraire aux actes de violence qu'entraînent nécessairement l'usurpation & la tyrannie; qu'ils sont accablés par les forces réunies des conquêtes qui peuvent s'étendre à l'infini sans trouver le moindre obstacle.

3°. Que la cause qui produit tant de sauvages dans les Îles de l'Amérique, est, que la terre y produit d'elle-même & sans culture beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si ces Peuples cultivent autour de leurs cabanes un espace de terre, le *Maïs* y

xx INTRODUCTION.

vient aussi-tôt ; la chasse & la pêche libres achevent d'y mettre les hommes dans l'abondance. De plus , les animaux qui paissent y réussissent mieux que les bêtes carnacieres. La différence qu'il y a entre ces climats & l'Europe , est que , si on laissait en Europe les terres incultes , il n'y viendrait que des forêts , des chênes , & d'autres arbres stériles. Il est vrai que les hommes , par leurs soins & par des loix relatives , y ont rendu la terre plus propre à devenir leur demeure : on voit des canaux où étaient auparavant des marais & des lacs ; c'est un bien que la nature n'a point fait , mais qui est entretenu par elle.

4°. Qu'en général, quand les Nations ne cultivent pas librement les terres, voici dans quelle proportion le nombre des hommes s'y trouve. Comme le produit d'un terrain inculte est au produit d'un terrain cultivé; le nombre des Sauvages dans un pays est au nombre des civilisés dans un autre pays, selon la même suite de proportions. Ceux-là ne peuvent donc pas former une grande Nation (a).

5°. Que par-tout où la tem-

(a) L'on ne craint point de dire que la plus grande partie de ces quatre articles a été puisée dans le Livre sublime de l'Esprit des Loix, ainsi que plusieurs Notes que l'on verra dans la suite de cet Ecrit. Où peut on prendre de meilleures maximes, si ce n'est dans l'esprit de l'homme de génie qui les a si mûrement & si long-tems réfléchies?

xxij INTRODUCTION.

pérature de l'air est égale & douce, où la fertilité du sol répond à la douceur du climat, & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes, tous les fruits viennent à une parfaite maturité; les animaux se multiplient, & leurs races se perfectionnent; où la nature enfin ne s'est pas bornée à enrichir la surface de la terre, & cache dans ses entrailles des trésors sans nombre. Un pays si favorisé de la nature paraît devoir être un établissement préféré, & l'objet particulier des principales vues des Peuples.

Tant de causes physiques réunies doivent nécessairement influencer sur l'ordre moral, & devenir

INTRODUCTION. xxiiij

l'esquisse d'un système qui doit être généralement adopté par tous les hommes. Car il en est des événemens comme de toutes les choses humaines : ceux qu'on a long-tems attendu , se font d'autant plus désirer ; & les impressions qu'ils produisent , sont d'autant plus sensibles.

Dans l'état actuel des choses , si la plupart des Nations anciennement sauvages se sont rendues à l'empire de la civilisation, c'est au commerce & à la politique réunie des hommes civilisés à qui il appartient d'opérer la révolution générale & tant désirée , & à qui l'esprit humain devra un jour l'association libre, entière & parfaite de tous les hommes. Que

xxiv INTRODUCTION.

si , dans leurs usages , leurs mœurs, dans leurs Loix mêmes, toutes les Nations du monde connu n'ont pas des affinités géométriquement exactes , il régnera du moins entr'elles une harmonie qui doit déterminer l'avantage & le bonheur de l'espèce humaine.



ESSAI



ESSAI

SUR L'ISLE

D'OTAHITI.



A plupart des Navigateurs, entr'autres le Capitaine Cook, Anglais, dans son Voyage autour du monde en 1772, 1773, 1774 & 1775, attribuent la découverte de cette Isle à *Quiros*, qui, appareillant de Lima au Pérou en 1605, l'aperçut le premier le 10 Février 1606, & lui donna le nom de *Sagittaria* (a). Le Capitaine Wallis l'a nommée *l'Isle de Georges III*.

Opinion
sur la découverte de
l'Isle d'Otahiti, & sur
son nom.

(a) Cook, t. I, p. 298.

Abrégé des Voyages & des Découv. dans la mer du Sud, par M. d'Alrymple, t. I.

Sa grandeur
& sa situa-
tion.

Nombre des
habitans.

Le Capitaine Cook, dans son premier Voyage, a donné à cette Isle le nom d'*Otaheité*. M. Forster, qui a fait le même voyage, dit qu'on doit l'appeller *Otahiti*. M. Bougainville dans son Voyage autour du monde, semble s'accorder particulièrement avec ce dernier (a). D'où l'on peut conclure, d'après les témoignages des Naturels même, que cette Isle peut être appelée *Otahiti*: car *Otaheité*, qui est l'expression Anglaise, & *Otahiti* sont synonymes. L'Isle d'*Otahiti* n'a pas moins de 40 lieues de circonférence, & son plus grand diamètre est d'environ 15 lieues (b). Elle est située dans le Tropique du Capricorne, & sa longitude est de 150°. 40' 17" à l'Ouest de Paris (c). M. Bougainville ne fait monter le nombre de ses habitans qu'à 70,000; mais il peut être

(a) Note du Trad. Cook; t. I, p. 271.

(b) Bougainville, t. III, p. 62.

(c) Bougainv. t. II, p. 65.

évalué sur un calcul assez juste, fait par M. Cook, d'après l'armement d'une flotte dont on verra la description. *En admettant*, dit-il, *que chaque District de l'Isle*, (il y en a 40) *arme le même nombre de pirogues que celles dont on verra le nombre*, on trouvera que l'Isle peut équiper 1720 pirogues de guerre, & 68,000 hommes, à 40 pour chaque bâtiment. Et comme les guerriers ne peuvent pas prendre plus du tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'Isle doit contenir au moins 240,000 habitans; nombre qui paroît incroyable au premier moment; mais quand on réfléchit à ces essains de Taïtiens qu'on rencontre par-tout où l'on se trouve, on reste convaincu que cette évaluation n'est pas trop forte. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richesse du pays, qui n'a que 40 lieues de tour (a).

Otahiti, qui offre de loin une perspective agréable, & dont la beauté se

Description
de l'Isle.

(a) Cook, tom. II, p. 367.

développe à son approche , devient plus enchanteresse à mesure qu'on fait des excursions sur la plaine. L'Isle est environnée par un récif de rochers de corail , qui forme des baies & des ports excellens. Le mouillage est assez vaste , & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre de gros vaisseaux. Excepté la partie qui borde la mer , la surface du pays est très-inégale : elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'Isle , & y forme des montagnes assez élevées. Entre le pied de ces montagnes & la mer , il y a une bordure de terre basse , qui environne presque toute l'Isle , & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. Sur le sommet des montagnes , le sol est par-tout extrêmement riche & fertile , arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente , & couverts d'arbres fruitiers de diverses especes , & en si grande quantité , qu'ils forment un bois

continu. Quoique la cime des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits. Les vallées & la terre basse sont les seules parties de l'Isle qui soient habitées (a).

Le principal havre où mouillent les vaisseaux, est très-petit. La plaine de ce côté au pied des collines étant assez resserrée, présente l'image de la fertilité, de l'abondance & du bonheur. Elle se partage entre les collines, & forme une longue vallée étroite, couverte de plantations entremêlées de maisons. Les pentes des collines revêtues de bois, se coupent les unes & les autres des deux côtés, & derrière la vallée on aperçoit les montagnes de l'intérieur du pays séparées en différens pics, & entr'autres, une pointe remarquable (b), dont le

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 444.

(b) Pointe de Vénus.

sommet courbé d'une manière effrayante, semble à chaque instant sur le point de tomber. La sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, la beauté du paysage, tout amuse & enchante l'imagination, & inspire la gaieté (a).

L'hiver ne refroidit pas l'air, comme dans les climats éloignés du Tropique; c'est cependant le tems où la végétation recrée les sucres qui ont formé la dernière récolte, & en amasse de nouveaux. Plusieurs plantes déposent alors leurs feuilles; quelques-unes meurent jusqu'à la racine; les autres se dessèchent, parce qu'elles sont privées de la pluie. Il ne pleut plus dans ce tems, parce que le soleil est dans un hémisphère opposé. Un brun pâle & sombre couvre toutes les plaines; les montagnes élevées conservent seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts humectées par les brouillards qui pendent sur

(a) Cook, t. I, p. 313.

leurs cimes. Les Naturels tirent de ces forêts une grande quantité de plantains sauvages *Vahée*, & cette herbe parfumée *E-ahai*, avec laquelle ils donnent à leur huile de noix de cocos une odeur très-suave. Le délabrement où l'on voit le sommet des montagnes, semble avoir été causé par un tremblement de terre; & les laves qui composent la plupart des rochers, & dont les Insulaires font plusieurs outils, prouvent qu'il y a eu autrefois un volcan sur cette Isle. Le riche sol des plaines, qui est un terreau végétal, mêlé de débris de volcans & de sable de fer noir qu'on trouve souvent aux pieds des collines, confirment cette assertion. Les allées extérieures des collines, qui sont quelquefois extrêmement stériles, contiennent beaucoup de glaizes jaunâtres, mêlées avec de la terre ferrugineuse; mais les autres sont couvertes de terreau, & boisées comme les plus hautes montagnes: on y rencontre des mor-

ceaux de *quartz*. Les Voyageurs n'ont cependant rien vu qui indiquât des minéraux précieux, ou des métaux d'aucune espèce, excepté le fer, qui même est en petite quantité dans les terres qu'on y ramasse. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer assez riches pour être fondues. Quant aux morceaux de fer qu'un Voyageur a dit être une production de Taïti, il est permis de révoquer en doute ce fait, puisque le salpêtre natif n'a jamais été trouvé en masse solide (a).

Description
de la vallée
de Matavaï.

Les Naturels appellent *Toooa-oroo* un lieu de cette Isle qui présente une vallée délicieuse, perpétuellement animée par la pureté du ciel & de l'atmosphère. On y voit par-tout des plantations fort étendues & en bon ordre, & des habitations construites en plusieurs endroits. On y apperçoit les Naturels travaillant à la construction des

(a) Cook, t. I, p. 348.

pirogues. Toute cette contrée annonce l'abondance & le bonheur : des troupeaux de cochons , qui est l'animal le plus commun dans ce pays , rodent autour de chaque cabane. On ne passe jamais devant une hutte sans que les habitans n'y invitent les voyageurs d'entrer & de prendre des rafraîchissemens : on ne peut se défendre de leur invitation , & ne pas être touché de leur civilité naïve. En avançant environ à un mille , la colline , sur le côté oriental , offre une coupe perpendiculaire de 40 verges de hauteur , dont le dessus formant une inclinaison , est revêtu d'arbrisseaux jusqu'à une élévation considérable. Une belle cascade tombe perpétuellement de cette partie festonnée dans la rivière , & anime la scène , qui d'ailleurs est triste & sauvage , mais pittoresque. En avançant davantage , on observe que plusieurs angles de ce rocher perpendiculaire se projettent en saillies ; & lorsqu'on a marché dans

l'eau pour arriver au pied, on le trouve composé de colonnes réelles d'un *balzate* noir & compact, dont les Naturalistes font des outils. Ces colonnes sont debout, paralleles & jointes l'une à l'autre; leur diamètre ne semble pas excéder 15 ou 16 pouces; on n'y remarque qu'un ou deux angles qui soient faillans. Comme tous les Naturalistes supposent que le balzate est une production de volcans, c'est une nouvelle preuve que Taïti a éprouvé beaucoup de bouleversemens par l'action des feux souterrains, où la nature a un laboratoire immense, propre aux opérations de la chymie les plus étonnantes (a).

Histoire
naturelle.

Quoi qu'il en soit, il paraît presque certain qu'il n'y a point de mines; les habitans n'ont aucune idée des métaux (b). Pour suivre littéralement la description de l'isle d'Otahiti, il faut considé-

(a) Cook, t. II, p. 346. Relat. de Forst.

(b) Bougainv. t. II, p. 71.

rer les différentes especes de productions & leurs usages. On trouve dans une des premieres vallées d'Opparrée un arbre superbe, qu'un voyageur a nommé *Baringtonia*. Il y a une grande abondance de fleurs plus larges que des lis, & parfaitement blanches, excepté la pointe de leurs nombreux filets, qui est d'un cramoisi billant. Les Naturels, qui donnent à l'arbre le nom d'*huddoo*, assurent de la meilleure foi du monde, que si on brise le fruit qui est une grosse noix, & qu'après l'avoir mêlé avec des poissons à coquilles, on le répande sur la mer, il enchante & enivre les poissons pendant quelque tems, de maniere qu'ils viennent à la surface de l'eau, & qu'ils se laissent prendre à la main. Il est à remarquer que diverses plantes maritimes des climats du Tropique ont cette singuliere propriété (a). Les palmiers de ce pays s'élevent au-dessus des autres

(a) Cook, t. I, p. 380.

arbres; les *Bananiers* déploient leurs larges feuillages , & on apperçoit quelques *Bananes* bonnes à manger. D'autres arbres couverts d'un verd sombre, portent des pommes d'or, qui par le jus & la faveur, ressemblent à l'*Ananas*. Les espaces intermédiaires sont remplis de petits mûriers dont les Insulaires emploient l'écorce à fabriquer des étoffes de différentes especes d'*Arum*, ou deddées, dignamn, de cannes de sucre, &c. (a). Il y a dans l'Isle une quantité de ces dernières productions dont les Naturels ne font d'autres usages que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement. Ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hazard dans les lieux où croît cette plante. (b). Les cabanes des Naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont assez éloignées les unes des autres,

(a) Cook, t. I, p. 315.

(b) Bank & Soland. t. II, p. 156.

& entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *Gardenia*, la *Guettarda*, & le *Calophyllum*. On est autant charmé de la simplicité élégante de leur structure que de la beauté naturelle des bocages qui les environnent. Les longues feuilles du *Pandang* ou palmier servent de couverture à ces édifices soutenus par des colonnes d'arbres à pain. Comme un simple toit suffit pour mettre les habitans à l'abri des pluies & des rosées de la nuit, & que le climat de cette Ile est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes dans les côtés; quelques-unes cependant destinées aux opérations secrètes, sont entièrement fermées avec des *Bamboux* réunis par des piéces transversales de bois, de maniere à donner l'idée d'une vaste cage; celles-là ont communément un trou par où l'on entre, ce trou est fermé par une planche. On observe devant chaque hutte, des groupes d'habitans couchés ou assis comme

les Orientaux, c'est-à-dire, accroupis sur un gazon ou sur une herbe sèche, & passant ainsi des momens fortunés dans la conversation ou dans le repos. Lorsque des étrangers viennent à eux, les uns se levent & se joignent à la foule qui ne manque pas de suivre; mais ceux d'un âge mûr restent dans la même attitude, se contentant de crier *Tayo*, qui est le terme de civilité lorsqu'on passe près d'eux. Une variété considérable de plantes sauvages s'aperçoit au milieu des plantations, dans ce beau désordre de la nature qui est si admirable, & qui surpasse infiniment la symétrie des jardins les plus réguliers. On y trouve plusieurs herbes, qui, quoique plus rares dans les pays du nord, cependant en croissant toujours à l'ombre, semblent fraîchir & former des lits de verdure d'une extrême mollesse. Il y a d'ailleurs assez d'humidité dans le sol pour nourrir les arbres. De petits oiseaux remplissent les bocages;

leur chant est très-agréable, quoiqu'on dise communément en Europe que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très-petits péroquets d'un joli bleu de saphir habitent la cime des *cocotiers* les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre & tachetés de rouge, se montrent ordinairement parmi les *bananes* & souvent dans les habitations des Natures qui les apprivoisent & qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Le *Martin-pêcheur* d'un verd sombre avec un collier de la même couleur sur son col blanc, le gros coucou, & plusieurs fortes de pigeons & de tourterelles, se juchent d'une branche à l'autre, tandis que le heron bleuâtre se promène gravement sur les bords de la mer, mangeant des poissons à coquilles & des vers. De beaux ruisseaux qui roulent leurs ondes argentées sur des lits de cailloux, descendent des vallées étroites, & à leur embouchure dans la

mer offrent leurs eaux aux voyageurs qui en ont besoin (a). Il y avoit en 1767 & 1768 à Otahiti une grande quantité de volailles & de cochons. La chair de ces derniers n'a rien de cette saveur fade qui fait qu'on s'en dégoûte sitôt en Europe, quand il n'est pas salé. On peut comparer la graisse des cochons d'Otahiti à la moëlle, & le maigre a presque le goût du veau. Les végétaux que mangent cette sorte de cochons, semblent être la cause principale de cette différence; ils peuvent même avoir influé sur l'instinct naturel de ces animaux. Ils sont de cette petite race qu'on nomme communément chinoise, ils n'ont pas ces oreilles pendantes, caractère de l'esclavage, suivant M. de Buffon. Il sont aussi infiniment plus propres que les cochons d'Europe, & ils ne paroissent pas suivre le sale usage de se vautrer dans la fange. Il est cer-

(a) Cook, t. I, p. 315.

tain que ces animaux font partie des richesses réelles des Otahitiens. On en voit un grand nombre, quoique les Naturels aient grand soin de les cacher aux étrangers. Cependant l'extirpation entière de cette race ne leur causerait pas une grande perte, d'autant qu'actuellement ils font devenus un objet de luxe qui appartient aux Chefs de la Nation. En général, ils ne tuent des cochons que très-rarement, ou dans certaines occasions solennelles; mais alors les Chefs mangent du porc avec toute la gloutonnerie & la voracité qu'un gourmand d'Europe mangerait des ortolans. Le peuple en mange à peine quelques morceaux; quoiqu'il ait toute la peine de les nourrir & de les engraisser. On peut attribuer à deux causes la rareté des cochons à Otahiti, d'abord à la quantité qu'on en a consommée, & à celle qu'en ont emportée les Vaisseaux qui y relâchent, & ensuite aux guerres fréquentes que se font les deux Royau-

mes. On en connaît deux depuis 1767 jusqu'en 1773. La paix regne actuellement entre les deux péninsules , mais les Indiens ne semblent pas avoir beaucoup d'amitié les uns pour les autres (a). Le peu d'étendue de l'Isle & son vaste éloignement du continent oriental ou du continent ouest , ne comporte pas une grande variété d'animaux ; on n'y voit en quadrupedes que des cochons, des chiens domestiques, & des quantités incroyables de rats, que les Naturels laissent courir en liberté sans jamais essayer de les détruire. Il y a assez d'oiseaux , assez de poissons , parce que cette classe d'animaux parcourt plus aisément une partie de l'Océan à l'autre , & sur-tout dans la Zone torride, où certaines especes sont communes autour du monde (b). Deux ou trois arbres à pain qui croissent presque sans

(a) Cook , t. I , p. 452.

(b) Cook , t. I , p. 322.

culture, & qui subsistent plus long-tems que la vie d'un homme, fournissent à chaque particulier une nourriture fraîche & abondante les trois quarts de l'année ; ils en font fermenter, & ils en conservent pour les trois autres mois. Les plantes qui à Otahiti exigent le plus de soins, comme les choux & les racines d'*Eddo*, en exigent beaucoup moins que les végétaux de nos jardins. On plante un arbre à pain, en détachant une de ses branches qu'on enfonce en terre à une moyenne profondeur. La banane, dont la riche grappe semble au poids trop pesante pour une tige herbacée, se reproduit du pied de la racine. Le palmier royal, qui est tout-à-la-fois l'ornement de la plaine & d'une extrême utilité aux habitans, la pomme d'or & beaucoup d'autres fruits, y viennent en si grande abondance & avec si peu de peine, qu'on peut les appeller spontanés (a).

(a) Cook, t. II, p. 360.

Structure
des habi-
tans : leur
corps, leur
figure.

Les habitans d'Otahiti sont grands ; bien faits , agiles , dispos , & d'une figure agréable. La taille des hommes en général est de 5 pieds 7 à 10 pouces ; il y en a peu qui soient plus petits , ou d'une taille plus haute : celle des femmes , de 5 pieds 6 pouces. Le teint des hommes est bazané , & ceux qui vont sur l'eau sont beaucoup plus bronzés que ceux qui restent toujours à terre , ainsi que dans nos climats. Leurs cheveux sont ordinairement noirs , & quelquefois bruns , rouges ou blonds , ce qui est digne de remarque , puisque tous les cheveux de tous les Naturels d'Asie , d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête , ou les divisent en deux parties ; d'autres cependant les laissent flottans , & alors ils frisent avec beaucoup de roideur : les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement ; quoiqu'ils ne

connoissent pas l'usage de se peigner , ceux à qui on donne des peignes , savent très-bien s'en servir. C'est un usage parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos , dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies , & quelques-unes d'une très-grande beauté relativement à nos climats (a). Il est naturel de penser que le climat & ses productions contribuent à l'égard des hommes à la souplesse plutôt qu'à la force de leur corps ; & à l'égard des femmes , à l'élégance de leurs formes. Les hommes ont les traits de la douceur , & leur visage ne porte point l'empreinte des passions ; leurs grands yeux , leurs sourcils arqués , & leur front élevé , donnent de la noblesse à leur tête qu'ornent d'ailleurs une barbe fournie & de beaux cheveux. Quelques Navigateurs ont dit

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

que les Taïtiens s'arrachent les poils de la levre supérieure , de la poitrine & des aisselles : mais cette coutume n'est pas générale ; les Chefs, & en particulier le Roi lui-même , conservent leurs mouftaches (a).

Usage de
se peindre.

C'est un usage universel parmi les hommes & les femmes , de se peindre les fesses & le derriere des cuisses avec des lignes noires très-ferrées , & qui représentent diverses figures. Ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne ; ils mettent dans les trous une espece de

(a) Cook , tom. II , p. 360.

Les peuples qui ne cultivent point les terres , n'ont pas même l'idée du luxe. Qu'on se ressouvienne de l'admirable simplicité des Germains ; les arts ne travaillaient point leurs ornemens , ils les trouvaient dans la nature. Si la famille de leur Chef devait être remarquée par quelque signe , c'était dans cette même nature qu'ils devaient le chercher : les Rois des Francs, des Bourguignons & des Visigoths , avaient pour diadème leur longue chevelure. (Montesq. Esp. des Loix, tom. I, p. 401.)

pâte composée d'huile & de suie , qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-dessous de douze ans , ne portent point ces marques. Il y a quelques hommes qui se piquent les jambes en échiquier de la même manière ; ceux-là ont un rang distingué & une autorité sur les autres Insulaires (a).

La plus grande partie des Insulaires , ^{Maniere de s'habiller.} parmi les jeunes gens , sont absolument

nuds. L'habillement des hommes & des femmes a assez bonne grace , & leur sied fort bien : il est fait d'une espece d'étoffe blanche que leur fournit l'écorce d'un arbuste , & qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pieces de cette étoffe forment leur vêtement ; l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête , pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambes devant & der-

(a) Bank & Soland. t. II , p. 150.

rière ; l'autre a 4 ou 5 verges de longueur , & environ une de largeur : ils l'enveloppent autour de leur corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue, elle est fabriquée , comme le papier , avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a fait macérer , & qu'on a ensuite étendues & battues les unes sur les autres. Les plumes , les fleurs , les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure ; ce sont les femmes sur-tout qui portent les perles ; elles sont d'une couleur assez brillante , mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y fait. Les femmes , pour leur commodité , arrangent de plusieurs manières différentes , suivant leurs talens & leur goût , la simple draperie d'une longue étoffe blanche. Il n'y a point parmi elles de modes qui les assujettissent , par opinion , à se défigurer comme en Europe : une grace naturelle accompagne leur simplicité (a).

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

Les habits de deuil , composés des productions les plus rares de l'Isle & de la mer qui l'environne, & travaillés avec un soin & une adresse extrêmes ; doivent être parmi eux d'une prix considérable. Cet ajustement remarquable par sa bisfannerie , consiste en une planche légère d'une forme demi-circulaire d'environ 2 pieds de long , & de 4 à 5 pouces de large. Cette planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perles choisies , attachées à des cordons de bourre de *cocos* , passés dans les bords des coquilles & dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espece , mais plus grande , festonnée de plumes de pigeons gris-bleu , est placée à chaque extrémité de cette planche , dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave , il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ 6 pouces de diamètre , & au sommet de ces coquilles , il y a un très-grand

Habits de
deuil.

morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'extrémité supérieure, & de 9 à 10 pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui par l'étendue & la forme ressemble à un tablier; on y compte 10 ou 15 rangs de pieces d'environ 1 pouce $\frac{1}{2}$ de long, & $\frac{1}{10}$ de pouce de large; chacune est trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites, & parallèles entr'elles; les supérieures coupées & extrêmement courtes, à cause du demi-cercle de la planche; les inférieures sont aussi communément plus étroites, & aux extrémités de chacune est suspendu un cordon orné de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche, flotte un gland ou une queue ronde

de plumes vertes & jaunes sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui. Le tablier cache sa poitrine & son estomac; la planche couvre son col & ses épaules, & les deux premières coquilles masquent le visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui la porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure & les longues plumes dont elle est entourée s'étendent à au moins 2 pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme; le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte, ou une pièce d'étoffe trouée au milieu, comme il a été dit; il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe presque jusqu'aux

pieds , est garnie de boutons de coques de noix de *cocos*. Une corde d'étoffe brune & blanche attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de rézeau entouré de grandes plumes bleuâtres couvre tout le dos , & un turban d'étoffes brunes & jaunes , retenues par de petites cordes brunes & blanches , est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles , & alternativement brunes , jaunes & blanches , descend du turban sur le col & sur les épaules , afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bisarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlières , avec lesquelles il produit un son continu , & dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu* , dont il frappe tous les Naturels qui s'approchent par hazard de lui. On n'a jamais pu découvrir quelle a été l'origine de cette singulière coutume ;

mais il semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur ; & l'ajustement bizarre qu'on vient de décrire , ayant cette forme effrayante & extraordinaire que les femmes attribuent aux esprits & aux fantômes , on est tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous cet usage funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un tribut d'affliction & de larmes , & c'est pour cela qu'ils appliquent à ceux qu'ils rencontrent des coups de dent de *goulu*. Ils accompliraient mieux cette maxime , s'ils s'en frappaient eux-mêmes (a).

C'est un usage de distinction parmi les Otahitiens que de porter les ongles des doigts fort longs , parce que pour les laisser croître de cette longueur , il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume. Cet usage singulier est répandu chez beaucoup d'autres Nations. Les premiers

Usage
de porter
les ongles
longs.

(a) Cook , t. II , Relat. de Forrest , p. 311.

Voyageurs ont rapporté cette singulière coutume, mais ils n'en donnent pas la cause. M. de Meunier en trouve le motif dans l'exemple des Espagnols, qui ont l'ongle de l'index & du petit doigt fort longs, afin de s'écurer les oreilles & de pincer de la guitare : d'où il tire la conséquence que les Otahitiens ont peut-être adopté le même usage pour jouer de quelque instrument (a). Mais on verra par la suite, par la description de leurs instrumens, & par la manière dont ils s'en servent, que leurs ongles sont superflus pour cet usage.

Usage particulier, relatif à leur origine.

Les Insulaires ont l'habitude de saluer ceux qui éternuent, en leur disant : *Evaroua-t-Eatoua*, que le bon *Eatoua* te réveille, ou bien que le mauvais *Eatoua* ne t'endorme pas. Voilà des termes d'une origine commune avec les Nations de l'ancien Continent (b).

(a) Esp. des usages des différens Peuples, t. II, p. 201.

(b) Boug. t. II, p. 85.

Les Naturels fabriquent leurs étoffes ^{Travaux, fabrication des étoffes.} en battant l'écorce fibreuse du mûrier. Ils se servent pour cela d'un morceau de bois quarré, qui a des fillons longitudinaux & parallèles, plus ou moins ferrés suivant les différens côtés. Ils se servent de maillet pour battre, & d'une poutre au lieu de table ; ils mettent dans une gouffe de noix de cocos une espece d'eau glutineuse, dont ils se servent de tems à autre pour coller ensemble les pieces de l'écorce. Cette colle, qui vient de l'*hibicus esculentus*, est absolument essentielle dans la fabrication de ces immenses pieces d'étoffes, qui ayant quelquefois deux ou trois verges de large, & 50 de long, sont composées de petits morceaux d'écorce d'arbres d'une très-petite épaisseur. En examinant avec soin leurs plantations de mûriers, on n'en trouve jamais un seul de vieux ; dès qu'ils ont deux ans, on les abat, & de nouveaux s'élevent de sa racine : car il n'y a pas d'arbre qui

se multiplie davantage ; & si on le laifait croître jusqu'à ce qu'il fût en fleurs , & qu'il pût porter des fruits , peut-être couvrirait-il bientôt le pays. Il faut toujours enlever l'écorce des jeunes arbres. On a soin que leur tige devienne longue sans aucunes branches , excepté seulement au sommet ; de sorte que l'écorce est la plus entiere possible. Les femmes occupées du travail qu'on vient de décrire , portent de vieux vêtemens déguenillés & fort sales , & leurs mains accoutumées à ces sortes de travaux assez pénibles pour un sexe faible , sont très-dures & très-calleuses (a).

Travaux.
Écluses.

Il y a des vallées dans l'Isle assez fertiles , où des ruisseaux en coulant fuient vers la mer. Les Naturels y ont construit plusieurs sortes d'écluses , afin d'élever l'eau , & de la conduire dans leurs plantations de *Tarro arcum esculentum* , qui exige un sol très-humide , & quelquefois inondé (b).

(a) Cook , t. I , p. 319.

(b) Cook , t. I , p. 374.

Les pirogues de ces peuples sont de différentes espèces. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre, & portent de deux à six hommes ; ils s'en servent sur-tout pour la pêche. D'autres sont construites de planches jointes ensemble très-adroitement ; elles sont plus ou moins grandes, & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensemble, & entre l'une & l'autre ils dressent un mât, & quelquefois deux. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment, & un balancier sur un des côtés. Avec ces navires, ils font voile bien avant dans la mer, & probablement jusques dans d'autres Isles, dont ils rapportent des fruits du *plane*, des *bascanes*, des *ignames*, qui semblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont encore une autre espèce de pirogues, qui paraissent destinées aux parties de plaisirs & aux fêtes d'appareil. Ce sont de grands bâtimens sans voiles, dont la forme res-

Construc-
tion des pi-
rogues.
Leur usage.

semble aux gondoles de Venise ; ils élèvent au milieu une espèce de toit : ils s'asseyent les uns dessous , les autres dessus. Ces promenades ne se font que dans les beaux jours , & les Naturels y sont parés d'une manière distinguée. Pour ce qui est de la construction des pirogues , ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres , en planches aussi minces qu'il leur est possible , & c'est de ces différens morceaux qu'ils les construisent. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure & verdâtre , à laquelle ils adaptent fort adroitement un manche. Ils coupent ensuite le tronc , suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches ; ils brûlent un des bouts , jusqu'à ce qu'il commence à se gercer , ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques - unes de ces planches ont deux pieds de largeur , & quinze à vingt pieds de long. Ils en aplanissent les côtés avec de petites

haches qui sont de pierre. Six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche. Comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de cocos remplie d'eau, & une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes : ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de vilebrequin ; mais depuis que les Européens leur ont apporté des clous, dont ils sont fort avides, ils s'en servent avec avantage. Ils passent dans ces trous une corde tressée, qui lie fortement les planches l'une à l'autre ; les coutures sont calfatées avec des joncs secs, & l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres, & qui remplace très-bien l'usage de la poix. Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues, est une espèce

de pommier très-droit , & qui s'éleve à une hauteur considérable. Il y en a qui ont jusqu'à 8 pieds de circonférence au tronc , & 24 à 40 de contour à la hauteur des branches. Les plus petites pirogues ne sont que le tronc creux d'un arbre à pain , qui est plus léger & plus spongieux encore que celui du pommier , qui l'est déjà beaucoup (a).

Maniere
de pêcher.

La principale rivière produit des poissons de plusieurs manieres , & de belles écrevisses à peu de distance de la côte. Les Naturels pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre de perle , des perroquets de mer , qu'ils aiment si passionnément , qu'ils ne veulent pas en vendre aux étrangers , malgré tout le prix possible qu'on y attache. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles , avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grandeur des sardines (b).

(a) Bank & Soland. t. II , p. 157.

(b) Bank & Soland. t. II , p. 150.

Après avoir donné la description des Funérailles habits de deuil , il faut donner celle des funérailles , qui n'est pas moins extraordinaire. Les Insulaires appellent *Moraï*, les lieux où ils vont rendre aux morts des cultes religieux. Ils sont faits en pierre en forme de pyramides, dont la base est un parallélogramme. Ces bâtimens ont environ 44 pieds de hauteur. Outre le nombre immense de pierres qui entre dans la structure de ces sortes d'édifices , le corail blanc y est employé avec profusion. On est étonné de voir de pareilles masses construites sans instrument de fer pour tailler les pierres , & sans mortier pour les joindre ; cependant la structure est aussi compacte & aussi solide que les édifices d'Europe. Aux environs de ces *Moraï*, il y a des *Ewataï* ou petits autels , en assez grande quantité ; ils servent à placer des provisions de toute espèce en offrande à leurs Dieux (a).

(a) Cook, Bank & Soland. t. II, p. 422.

Le hangard sous lequel on place le mort, est joint à la maison qu'il habitait pendant sa vie. L'un des bouts de ce hangard est ouvert, & le reste est fermé par un treillage d'osier. La biere sur laquelle on dépose le corps mort, est un chassis de bois, le fond est de la natte, & quatre poteaux le soutiennent; le corps est enveloppé d'une natte, & par-dessus d'une étoffe blanche. On place à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre; & près de la tête qui touche au bout fermé du hangard, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent pour puiser de l'eau. A l'autre bout du hangard, on plante à terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes séches & des feuilles vertes liées ensemble. Il y a près de cet endroit une jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, & à côté une hache de pierre. Beaucoup de noix de palmiers enfilées

en chapelet , sont suspendues à l'extrémité couverte du hangard , & en dehors les Indiens plantent en terre la tige d'une plane. Au sommet de cet arbre , il y a une coque de noix de cocos remplie d'eau douce. Enfin on attache au côté d'un des poteaux , un petit sac qui renferme quelques morceaux de fruits à pain tout grillés. On n'y met pas ces tranches dans le même tems , car les unes sont fraîches pendant que les autres sont gâtées (a). Il paraît que ces alimens sont des offrandes qu'ils présentent à leurs Dieux ; ils ne supposent cependant pas que les Dieux mangent , mais c'est un témoignage de respect & de reconnaissance , & un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Ces endroits sont ornés de figures grossièrement sculptées d'hommes , de femmes , de chiens & de cochons ; les Naturels y entrent de tems en tems d'un

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 335.

pas lent & avec la contenance de la douleur. Le milieu de ces hangards est bien pavé avec de grandes pierres rondes ; mais il faut qu'ils soient peu fréquentés , puisque l'herbe y croît partout (a). Il y a un autre lieu où les parens du défunt vont payer le tribut de leur douleur ; on y trouve une quantité infinie de pieces d'étoffes , sur lesquelles les pleureurs versent leurs larmes & leur sang ; car dans les transports réitérés de leur chagrin , c'est un usage parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un *goulou de mer*. On enterre les os des morts dans un lieu voisin de celui où l'on élève les cadavres pour les laisser tomber en pourriture. Il est impossible de savoir ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever les morts au-dessus de la terre , jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction , & d'enterrer en-

(a) Bank & Soland. t. II , p. 157.

suite les os. Le principal personnage du deuil profere près du corps quelques mots qu'il récite jusqu'à son retour chez lui. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir à la vue du convoi , le principal personnage reste seul après la cérémonie. Tous ceux qui ont assisté au convoi vont se laver dans la riviere , & prendre leurs habits ordinaires. Cette coutume de se laver vient de l'usage de se barbouiller de noir depuis les pieds jusqu'aux épaules. Les femmes même se font cette opération , & font , ainsi que les hommes , dans l'état total de nudité (a).

Les bâtimens de guerre consistent en une infinité de doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long , bien équipées , bien approvisionnées & bien armées. Les chefs & tous ceux qui occupent les plate-formes de combats , sont revêtus de leurs habits militaires , c'est-à-dire , d'une grande quantité d'étoffes ,

*Description
d'une flotte
Otahitien-
ne.*

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 393.

de turbans , de cuirasses & de casques. La longueur de quelques-uns de ces casques embarrasse beaucoup ceux qui les portent ; tout leur équipage semble mal imaginé pour un jour de bataille , & plus propre à représenter qu'à servir. Quoi qu'il en soit , il donne de la grandeur à ce spectacle , & les guerriers ne manquent pas de se montrer sous le point de vue le plus avantageux. Le vêtement de ces guerriers est très - bigarré ; il consiste en trois grandes pièces d'étoffes trouées au milieu , & posées les unes sur les autres : celle du dessous & la plus large , est blanche , la seconde est rouge , & la supérieure & la plus courte est brune. Leurs boucliers ou cuirasses sont d'osier , couverts de plumes & de dents de goulu. Il y a des casques d'une grandeur si énorme , qu'ils ont près de cinq pieds de haut. Ce sont de longs bonnets d'osier cylindriques ; la partie antérieure est cachée par un demi-cercle plus serré ,

& qui devient plus large au sommet ; il se détache ensuite du cylindre , de maniere à former une courbe. Ce fronteau , de la largeur de quatre pieds , est revêtu par-tout de plumes luisantes bleues & vertes d'une espèce de pigeon , & d'une assez jolie bordure de plumes bleues ; un nombre prodigieux de longues plumes de queues d'oiseaux du Tropique , divergent de ses bords en rayons , ce qui ressemble à l'auréole dont les Peintres ornent communément les têtes des Anges & des Saints. Les principaux Commandans se distinguent par de longues queues rondes , composées de plumes vertes & jaunes qui pendent sur leur dos , ce qui les fait ressembler aux Bachas Turcs. L'Amiral en porte cinq , à l'extrémité desquelles flottent des cordons de bourre de cocos entremêlés de plumes rouges. Il ne porte point de casque , mais un turban. Des pavillons , des banderolles décorent les pirogues , de sorte qu'elles forment un

spectacle majestueux. Des massues, des piques & des pierres composent les instrumens de guerre. Les bâtimens sont rangés les uns auprès des autres, la proue tournée vers la côte, le vaisseau Amiral occupe le centre. Entre les bâtimens de guerre, il y a encore des doubles pirogues plus petites, qui portent toutes un pavillon peu spacieux, & un mât & une voile, ce dont manquent les pirogues de guerre. Ces bâtimens sont destinés aux transports & à l'avitaillement; car les Naturels ne laissent dans les pirogues de guerre aucune espece de provisions. Chaque pirogue contient environ quarante hommes, ce qui donne sept mille sept cents soixante hommes pour trois cents trente bâtimens dont cette flotte est composée. Le spectacle d'une pareille flotte augmente encore les idées de puissance & de richesses que l'on a de cette Isle; & l'on est dans un étonnement extrême en pensant aux outils dont se servent

ces peuples pour leurs travaux ; & l'on admire la patience qu'il leur a fallu , pour abattre des arbres énormes , pour couper & polir leurs branches , & enfin pour porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. C'est avec une hache de pierre , un ciseau , un morceau de corail & une peau de raye , que ces habitans industrieux produisent de pareils ouvrages. Une étoffe blanche est placée entre les deux becs de chaque pirogue , ce qui tient lieu de pavillon , & le vent l'enfle comme une voile. D'autres portent une étoffe bariolée de rayures rouges , qui sert à reconnaître les divisions de chaque Commandant. Ces pirogues vont autant à rames qu'à voiles. On remarque dans chaque bâtiment de gros tas de piques & de longues massues , ou des haches de bataille , dressées contre la plate-forme. Chaque guerrier tient d'ailleurs à la main une pique ou une massue ; il y a aussi des amas de grosses pierres. Sur

quelques-unes des petites pirogues on apperçoit une assez grande quantité de feuilles de bananes , c'est-là où l'on dépose les morts : ils donnent à ces bâtimens le nom de *Ewaa no teatua* , ou pirogues de la Divinité (a).

Maniere de combattre.

Ces Insulaires ont beaucoup d'agilité dans les différentes manieres de combattre homme à homme. Ils parent fort adroitement les coups que leurs adversaires essayent de leur porter ; ils font un saut en l'air pour éviter les coups de massue qu'ils tâchent de s'appliquer sur les jambes ; & afin d'éviter ceux qui menacent leur tête , ils se courbent un peu , & sautent de côté , de maniere que le coup tombe à terre. Ils parent les coups de piques & de dards , à l'aide d'une pique qu'ils tiennent droite devant eux ; ils s'inclinent ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaque leur ennemi , & qu'ils veulent garantir.

(a) Cook , tom. II , p. 300.

Ces champions ne portent aucun vêtement superflu , car ils sont presque nuds (a).

Les conquérans emportent les mâ- Trophées.
choires des ennemis qu'ils ont vaincus,
& les réunissent dans un même lieu en
les suspendant dans une espèce d'en-
ceinte , ainsi que les Sauvages de l'A-
mérique septentrionale portent en triom-
phe les chevelures des hommes qu'ils
ont tués (b).

Les Insulaires de l'Isle d'Otahiti s'en- Combats
tretiennent dans l'art de la guerre par de lutte.
des combats qui se font avec une sorte
d'appareil ; c'est ordinairement dans une
grande place palissadée de bambous ,
d'environ trois pieds de haut. Le Chef
s'assied dans la partie supérieure de l'am-
phithéâtre , & les principales personnes
de sa suite sont rangées en demi-cercle
à ses côtés , ce sont les juges qui doi-

(a) Cook , t. II , p. 354.

(b) Relat. de Cook , Bank & Solând , t. II , p. 425.

vent applaudir au vainqueur. Quand tout est prêt, dix ou douze hommes, qui sont les combattans, & qui n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrent dans l'arène; ils en font le tour lentement & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine : de la droite, qui est ouverte, ils frappent souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produit un son assez aigu; c'est le signe d'un défi général que se font les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressent aux spectateurs. Ils se donnent des défis particuliers, & chacun choisit son adversaire. Cette cérémonie préliminaire consiste à joindre le bout des doigts, & à les appuyer sur la poitrine, en remuant en même tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de vitesse. Si l'homme à qui le lutteur s'adresse, accepte le défi, il répète les mêmes signes; ils se mettent tout aussi-tôt l'un & l'autre dans l'attitude de combattre.

battre. Une minute après , ils en viennent aux mains. Le grand point est de saisir l'adversaire par la cuisse , ou par le bras , les cheveux ou la ceinture , & de le renverser. Lorsque le combat est fini , les vieillards applaudissent au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répète en chœur sur une espèce de chant , & la victoire est ordinairement célébrée par trois cris de joie , auxquels des oreilles européennes auraient de la peine à s'accoutumer. Pendant le combat , on exécute des danses & des chants. Il est à remarquer que le vainqueur ne montre à son adversaire aucun signe d'orgueil & de suffisance , & que le vaincu ne murmure point de la gloire de son rival ; pendant tout le combat , on voit se soutenir la bienveillance & la bonne-humeur. Ces combats durent environ deux heures , après lesquels il y a un grand repas. Ces sortes de combats ressemblent assez , mais d'une manière grotesque ,

aux combats des Athletes de l'antiquité (a).

Armes.

Les principales armes des Otahitiens sont des massues , des bâtons noueux par le bout , & les pierres , qu'ils lancent avec la main ou avec la fronde. Ils ont des arcs & des flèches ; celles-ci ne sont pas pointues , mais seulement terminées par une pierre ronde. Leur maniere de tirer est singuliere : ils s'agenouillent , & au moment où la flèche part , ils laissent tomber l'arc ; ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux , & sur-tout des tourterelles assez grasses , dont ils ont une assez grande quantité (b).

Signes
de paix.

Leur maniere de désigner la paix , est d'agiter une large feuille verte qu'ils tiennent en main , en poussant des acclamations réitérées de *Tayo-e*. La tige de plantin qu'ils jettent à ceux avec les-

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 362.

(b) Bank & Soland. t. II , p. 160.

quels ils cherchent à lier amitié, est un symbole de paix. Ils font encore différens présens, qui consistent en diverses productions du pays (a).

Lorsque les Insulaires voisins veulent former une attaque contre l'Isle, chaque District d'Otahiti, sous le commandement d'un *Earée* ou Chef, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune; & les forces réunies de l'Isle sont commandées par l'*Earée vahée* ou Roi (b). Guerre.

On trouve dans la vie de ces Insulaires l'uniformité du bonheur. Ils se Mœurs
& Usages. levent avec le soleil; ils vont se laver à la rivière ou à une fontaine; ils passent le matin à travailler ou à se promener jusqu'à ce que la chaleur augmente; ils se retirent alors dans leurs habitations, ou ils se reposent à l'ombre d'un arbre. Là ils s'amuse^{nt} à lisser leurs cheveux, Occupations.

(a) Cook, t. I, p. 300.

(b) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 522.

ou à les parfumer d'huile odorante; ou ils jouent de la flûte & chantent, ou enfin ils écoutent le ramage des oiseaux. A midi ils dînent; après leur repas, ils reprennent leurs travaux ou leurs amusemens domestiques, & l'on remarque dans cet intervalle une affection mutuelle répandue dans tous les cœurs; les voyageurs ont souvent joui de ce spectacle d'innocence & de bonheur. Les faillies gaies sans malice, les contes simples, la danse joyeuse & un souper frugal amènent le soir. On se lave une seconde fois à la rivière, & on finit ainsi la journée sans inquiétude & sans peine. Si l'on faisait un parallèle de cette vie sauvage avec celle des peuples civilisés, quel contraste? Où trouverait-on la vraie jouissance? C'est ce qui reste à penser (a).

(a) Cook, t. II, p. 360.

Les Indiens croient que le repos & le néant sont le fondement de toutes choses, & la fin où elles

La fabrique des étoffes est un passe-temps agréable; & la construction des cabanes & des pirogues, ainsi que les manufactures des outils & des armes, sont des occupations amusantes, parce que les ouvriers jouissent du fruit de leurs travaux. Ils passent donc la plupart de leurs jours dans un cercle de jouissances variées & au milieu d'un pays où la nature a formé des paysages charmans, où la température de l'air est chaude, mais rafraîchie sans cesse par une brize de mer; où enfin le ciel

aboutissent. Ils regardent donc l'entière inaction comme l'état le plus parfait & l'objet de leurs desirs. Ils donnent au souverain Etre le surnom d'immobile. Les Siamois croient que la félicité suprême consiste à n'être point obligé d'animer une machine, & de faire agir un corps. Dans un pays où la chaleur excessive énerve & accable, le repos est si délicieux & le mouvement si pénible, que ce système de métaphysique paraît naturel. Malgré cela, plus les causes physiques portent les hommes au repos, plus les causes morales les en doivent éloigner. (Montesq. *Esp. des Loix*, t. I, p. 312.)

est presque toujours serein (a):

Maisons.

Pour former l'emplacement de leurs cases, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il leur en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégoutterait des branches, de maniere qu'en sortant de sa cabane, l'Otahitien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. Ce sont sur-tout des bocages de fruits sans broussailles, & entrecoupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Les maisons ne sont pas rangées en villages, mais éloignées les unes des autres d'environ cinquante verges, & environnées de petites plantations. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud; il est impossible de trouver de plus belles promenades. Un air pur y circule librement, & les maisons n'ayant

(a) Idem.

point de murailles, elles reçoivent les zéphirs & les vents du côté où ils soufflent. Il y a d'autres maisons beaucoup plus grandes, qui sont bâties pour servir de retraite à tous les habitans d'un canton. Quelques-unes ont deux cents pieds de long, trente de large & vingt d'élévation : elles sont construites & entretenues aux fraix communs du District pour lequel elles sont destinées ; elles sont environnées de palissades. Les maisons n'ont point de murailles, parce que ce Peuple n'a pas besoin de lieux retirés.

Il n'a aucune idée de l'indécence. Il ^{Caractère.} satisfait en public à ses besoins, à ses desirs, à ses passions sans aucun scrupule. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles. Aussi la conversation de ces Insulaires roule-t-elle sur ce qui est la source de leurs plaisirs, & les deux sexes y parlent de tout sans

retenue ; dans les termes les plus simples , & agissent de même. D'ailleurs la douceur de leur caractère se montre dans leurs regards & dans leurs actions. Ils donnent des marques de tendresse & d'affection en prenant les mains , en s'appuyant sur les épaules de ceux qu'ils aiment , ils les embrassent (a). La confiance de ce Peuple , & sa conduite cordiale & familière se montre dans un jour le plus favorable , & l'on est convaincu , en vivant avec eux , que le ressentiment des injures & l'esprit de vengeance tourmentent peu les bons & simples Taïtiens (b).

(a) Cook , t. I , p. 302.

(b) Cook , t. I , p. 356.

A mesure que les hommes vivent en société , & s'unissent sous l'empire des loix & d'une police régulière , leurs mœurs s'adoucissent ; les sentimens d'humanité naissent en eux. Les droits & les devoirs sont mieux connus. La férocité des guerres s'affaiblit ; & même au milieu des combats , les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent mutuellement. Le sauvage combat pour détruire , le citoyen pour conqué-

Il est doux de penser que la philanthropie semble naturelle à tous les hommes , & que les idées sauvages de défiance & de haine ne sont que la suite de la dépravation des mœurs , qui ne peut exister chez un Peuple qui n'en a pas même l'idée. On puise la preuve de cette réflexion dans le fait suivant. Le Capitaine Wallis, le 18 Juin 1767, ayant eu un différent avec les Naturels d'Otahiti, il fit faire feu dessus, il en blessa & tua un assez grand nombre. Ce bon Peuple quelque tems après oubliant ce désastre, fit la paix avec le Navigateur Anglais, & lui fournit beau-

rir. Le premier est inaccessible à toute pitié, & n'épargne personne; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Il est encore beaucoup de peuples des Indes à qui ce degré de sensibilité est totalement étranger. La barbarie avec laquelle ils font la guerre est telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils sont bien imparfaitement civilisés. Cette réflexion est toute à la gloire des peuples d'Otahiti. (Hist. de l'Amer. par Robertson, t. II, p. 288.)

coup de rafraîchissemens en fruits , en volailles & en cochons (a).

Ils sont portés au vol.

Malgré ces qualités naturelles qu'on remarque dans le caractère des Otahitiens , l'on y observe aussi des vices dominans ; celui du vol est le plus général ; ils sont les plus grands voleurs & les plus déterminés de la terre. Mais il faut considérer aussi que ces Peuples , par les simples sentimens de la conscience naturelle , ont une connaissance du juste & de l'injuste , & qu'ils se condamnent eux-mêmes , lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait. Il est plus que certain qu'ils sentent la force des obligations morales ; & s'ils regardaient comme indifférentes les actions qu'on leur impute , ils ne seraient pas si fort agités lorsqu'on leur démontre la fausseté de l'accusation. On doit sans doute juger de la vertu de ce Peuple par la

Réflexions à ce sujet.

(a) Cook , t. I , p. 298.

seule règle fondamentale de la morale ; & par la conformité de leur conduite à l'égard de ce qu'ils croient être juste. Mais on ne doit pas conclure que le vol suppose dans leur caractère la même dépravation qu'on rencontrerait dans un Européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation est si forte , à la vue des objets qu'ils croient leur être utiles , que si ceux qui ont plus de connaissances , de meilleurs principes , & de plus grands motifs de résister à l'appât d'une action avantageuse & mal-honnête , en éprouvaient une pareille , ils seraient regardés comme des hommes d'une probité rare , s'ils avaient le courage de la surmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux de la valeur d'un fol , de la rassade , & de morceaux de verre rompu , est dans le même état d'épreuves , que le dernier des valets à côté de plusieurs coffres ouverts , remplis d'or & de bi-

joux (a). D'où l'on peut conclure que si les Otahitiens sont portés au vol, il n'est pas si haïssable parmi eux que parmi nous. Un Peuple qui satisfait si aisément à ses besoins, & chez lequel les hommes de tous les rangs vivent de même, ont peu de motifs de commettre des vols. Les maisons ouvertes, sans portes, sans grillages, sont des preuves bien sensibles de leur sécurité mutuelle. Nous sommes plus blâmables qu'eux, puisque nous les exposons à des tentations trop fortes en leur présentant des objets inconnus, à la vue desquels ils ne peuvent résister. Ils semblent d'ailleurs attacher peu d'importance à leurs larcins, peut-être parce qu'ils croient ne pas occasionner de grands dommages.

Repas.

Dans la vie simple & toutefois naturelle que mènent ces Insulaires, leurs

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 343.

repas, quoique sans tables, se passent avec beaucoup de propreté; leurs mets sont trop simples & en trop petit nombre pour qu'il y regne de l'ostentation. Ils mangent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un étranger les visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. L'Otahitien s'assied sous un arbre vis-à-vis de sa maison: sa nappe est une certaine quantité de feuilles; un panier contient sa provision, & des coques de noix de cocos sont ses bouteilles, qui contiennent de l'eau salée & de l'eau douce. Les Naturels d'un rang plus élevé que le peuple, se lavent la bouche & les mains avant, après & pendant le cours du repas. Ces Peuples prennent une quantité étonnante d'alimens dans un seul repas; ils dorment après; il n'y a que les jeunes gens qui restent éveillés par l'activité & l'effervescence de leur âge (a). Quoique les

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 457.

Naturels aiment assez les manieres européennes, ils ont beaucoup de difficultés à les suivre. Le Capitaine Fourneaux ayant fait manger un des Infulaires avec lui ; celui-ci entreprit bientôt de se servir du couteau & de la fourchette dans le repas ; mais lorsqu'il avait pris un morceau avec la dernière, il ne pouvait pas parvenir à conduire cet instrument, il portait la main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui était au bout de la fourchette, allait passer à côté de son oreille.

Nourritures Les Otahitiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens & de poissons, de *fruits à pain*, de *bananes*, d'*ignames*, de pommes, & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon de lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'Isle beaucoup de rats, mais les Naturels n'en mangent point. La ri-

viere fournit de très-bons mulets, mais ils ne sont ni gras, ni en grande quantité. Les Insulaires trouvent sur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, & qu'ils mangent cruds avec du fruit à pain, avant de retourner à terre (a).

Leur maniere de faire cuire la viande est assez ingénieuse. Ils produisent du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sur le côté d'un autre; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence: ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis; ils font du feu avec du bois sec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorsque leurs pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons, & retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de

Maniere
d'apprêter
les alimens.

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

feuilles vertes de cocotiers , & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire , après l'avoir enveloppé de feuilles de plane. Si c'est un petit cochon , ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer , ils le coupent en morceaux s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer , ils le recouvrent de charbons , & ils mettent par-dessus une autre couche de *fruits à pain* & d'*ignames* , également enveloppés dans des feuilles de plane ; ils y répandent ensuite le reste des cendres , des pierres chaudes , & beaucoup de feuilles de cocos : ils revêtent le tout de terre , afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems proportionné au volume de l'animal qu'il contient ; alors ils en tirent la viande , qui est tendre , pleine de sucs , & beaucoup meilleure que si elle avait été apprêtée d'une autre manière. Le jus des fruits & l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont d'autres couteaux que des coquilles ,
avec

avec lesquelles ils découpent très-adroitement , & dont ils se servent toujours (a). Ils n'ont pas de vase ou de poterie qui supporte l'action du feu ; ils n'ont aucune idée de l'eau chaude , ni de ses effets ; & comme ils n'ont aucun vase pour la contenir & la soumettre à la chaleur ignée , ils ne conçoivent pas plus qu'on puisse échauffer l'eau , que de la rendre solide (b).

Leur maniere de préparer leur boisson est aussi simple que dégoûtante. La liqueur qu'ils font avec la plante *Avà-ava* , s'exprime de la racine. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres , ensuite elles les crachent dans un même plat de bois. Quand elles en ont mâché une quantité suffisante , elles y mettent plus ou moins d'eau , suivant que le jus de la racine est plus

Boissons.

(b) Bank & Soland. t. II , p. 154.

(b) Robertson , Hist. de l'Amériq. t. I , p. 517.

ou moins fort. Dès que le jus est ainsi délayé , on le passe à travers une étoffe fibreuse , qui tient lieu de pressoir : la liqueur dès ce moment est potable ; elle se fait au moment où on veut la boire ; elle a un goût de poivre , malgré cela elle est assez insipide. Quoiqu'elle soit enivrante , elle ne produit pas souvent son effet sur les Naturels , qui en boivent avec modération & peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine , comme les Européens mâchent le tabac , & ils avalent leur salive. Plusieurs mangent des morceaux de cette racine (a).

Propreté. Outre l'usage des Insulaires d'Ota-hiti de se laver la bouche & les mains plusieurs fois dans les repas , ils se lavent encore constamment tout le corps dans une eau courante , trois fois par jour , à quelque distance qu'ils soient

(a) Cook , tom. I , p. 456.

de la mer ou de quelque riviere. On ne trouve sur leurs vêtemens aucunes taches ni malpropreté ; enforte que dans une assemblée nombreuse d'Otahitiens, on n'est jamais incommodé que de la chaleur. On n'en peut pas dire de même des sociétés les plus brillantes de l'Europe (a).

La maniere que les Otahitiens emploient pour se délasser, est assez naturelle. Les femmes sont chargées de cet emploi envers les étrangers. Elles frottent de leurs mains les bras & les jambes, & elles pressent doucement les muscles entre leurs doigts. On ne peut pas dire si cette opération facilite la circulation du sang, ou rend leur élasticité naturelle aux muscles fatigués ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet de ce frottement est extrêmement salutaire. Cet usage est com-

Maniere
de se dé-
lasser.

(a) Relat. Cook, Bank & Soland. t. II. p. 477.

mun aux Chinois , & dans toutes les Indes Orientales. Ce raffinement de volupté était connu des Romains mêmes (a).

Coutumes
relatives à
la politesse.

On a déjà traité de la civilité de ces Infulaires à l'égard des étrangers ; ils ont en outre des démonstrations qui expriment le respect qu'ils doivent aux supérieurs. C'est une marque de respect dû au Souverain du pays , que d'avoir devant lui les épaules & la tête nues ; les plus grands Seigneurs ne sont pas exceptés de cet usage. Les Taïtiens portent ordinairement les cheveux courts , & les porter longs est un privilège accordé aux Princesses du Sang Royal. Leur rang ne les dispense cependant pas d'avoir les épaules découvertes en présence du Roi , cérémonie qui procure aux femmes les occasions

(a) Cook , t. I , p. 384.

de développer toute l'élégance de leurs formes (a).

On a déjà dit que ces Insulaires se couchaient une heure après le crépuscule du soir. Lorsqu'il est nuit, & qu'ils sont rassemblés en famille, ils chantent des couplets de chansons; & quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'un feu artificiel entre le coucher du soleil, & le tems où ils vont se reposer (b).

Les Otahitiens sont toujours, ainsi que les enfans, prêts à exprimer par des larmes tous les mouvemens de l'ame dont ils sont fortement agités, & comme eux, ils paraissent les oublier dès qu'ils les ont versées (c); ils ont donc la sensibilité du moment. Mais il n'est pas étonnant que le chagrin de ces Peuples sans art soit passager, & qu'ils

Occupations du soir.

Caractère.

(a) Cook, t. I, p. 360.

(b) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 457.

(c) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 344.

expriment sur-le-champ & d'une manière forte les sentimens de leur ame. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent ; & comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui rappellent sans cesse le passé , & anticipent l'avenir , ils sont affectés par toutes les variations du moment , ils en prennent le caractère , & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent. Ils ne suivent point de projets d'un jour à l'autre , & ne connaissent pas ces sujets continuels d'inquiétude , dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit au moment du réveil , & la dernière que l'on quitte au moment du sommeil. Cependant, si l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous , il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme , & que nous avons perdu du côté du bonheur en perfectionnant notre nature , en augmentant nos

connaissances , & en étendant nos vues par la civilisation.

La population est nombreuse dans ^{Population :} un pays où les femmes sont nubiles à neuf ou dix ans , & où elles font des enfans pendant l'espace de vingt années. La pensée se porte naturellement sur l'heureuse simplicité dans laquelle les Taïtiens passent leur vie ; car ce manque d'inquiétude , qui est le propre de la vie sauvage , est la cause de la plus grande population (a).

Le Capitaine Cook , dans son Voyage ^{Des femmes en général.} à Otahiti , rapporte un fait qui prouve que les femmes en général ne sont pas fort réservées sur la libre disposition de leur personne. Il dit qu'ayant fait monter sur son Vaisseau quelques Naturels du pays des deux sexes , il y eut une femme qui eut fort envie d'une paire de draps qu'elle vit sur un lit ;

(a) Cook , t. I , p. 373.

sur le refus que son conducteur lui en fit, elle insista, & lui promit en échange quelques faveurs; celui-ci ne les dédaigna pas : & comme, dit le Navigateur Anglois, *la victime approchait de l'autel de l'Hymen, le Vaisseau toucha : cet événement imprévu interrompit la solemnité (a).*

(a) Cook, tom. I, p. 305.

Dans la plus grande partie des Indes qu'un nombre infini d'Isles & la situation du terrain ont divisées en une infinité de petits Etats, où il n'y a que des misérables qui pillent, & des misérables qui sont pillés; ceux qu'on appelle des Grands, n'ont que de très-petits moyens; ceux qu'on appelle des gens riches, n'ont que leur subsistance. La clôture des femmes n'y peut être assez exacte pour contenir la corruption de leurs mœurs qui y est inconcevable. C'est-là que l'on voit jusqu'à quel point les vices du climat laissés dans une grande liberté peuvent porter le désordre. C'est-là que la nature a une force, & la pudeur une faiblesse que l'on ne peut comprendre. Il semble que dans ces pays-là les deux sexes perdent jusqu'à leurs propres loix. En Guinée, quand les femmes rencontrent un homme, elles le saisissent & le menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les méprise. Elles se glissent dans le lit d'un homme, elles le réveil-

Il est certain que ces Insulaires ne paraissent pas regarder la continence comme une vertu. Les Otahitiennes vendent leurs faveurs aux étrangers librement & publiquement ; leurs peres & leurs freres les amènent même souvent eux-mêmes, afin de transiger sur cet article : ils connaissent cependant le prix de la beauté , & la valeur du salaire qu'on demande pour la jouissance d'une femme , est toujours proportionnelle à ses charmes. Ce n'est pas l'usage à Otahiti que les hommes , uniquement occupés de la pêche & de la guerre , laissent au sexe le plus foible les travaux pénibles du ménage & de la culture ; une douce oisiveté dans ces climats est le partage des femmes , & le soin de plaire aux hommes est leur plus sérieuse occupation (a).

lent ; & s'il les refuse , elles le menacent de se laisser prendre sur le fait. (Montesq. Esp. des Loix , t. I , p. 338. Voyag. de Guinée , Part. II , p. 192.)

(a) Bougainv. t. II , p. 86.

Education
des filles.

Dans nos climats & dans beaucoup d'autres , on retient les filles par une éducation analogue aux usages ; on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément à Otahiti tout le contraire. Les jeunes filles dansent entr'elles , & s'y donnent des positions & des gestes extrêmement lascifs , auxquels on accoutume les enfans dès le bas - âge. Cette danse est accompagnée de chants qui expriment encore plus clairement la lubricité. Ces amusemens permis à une jeune fille , lui sont interdits dès le moment qu'elle est devenue femme ; elle peut mettre en pratique & réaliser les symboles de la danse. D'après cela on ne peut pas supposer que ces Peuples estiment beaucoup la chasteté. L'infidélité conjugale, même dans la femme , n'est punie que par quelques paroles dures & par quelques coups légers (a).

(a) M. de Montesquieu rend en peu de mots ra-

La plupart des Otahitiens des deux Sociétés
 sexes forment des sociétés bien extraor-
 dinaires , où toutes les femmes sont
 communes à tous les hommes. Cet ar-
 rangement met dans leurs plaisirs une
 variété continuelle, dont ils ont telle-
 ment besoin , que le même homme &
 la même femme n'habitent pas plus de
 deux ou trois jours ensemble. Si une
 des femmes de cette société devient
 enceinte , ce qui arrive rarement par
 raison physique , l'enfant est étouffé au
 moment de sa naissance , afin qu'il
 n'embarrasse pas le pere dans ses occu-
 pations journalieres , & qu'il n'inter-
 Cruautés à
 ce sujet.

son de ce désordre apparent. Dans les climats du nord,
 dit-il, à peine le physique de l'amour a-t-il la force de
 se rendre bien sensible. Dans les climats tempérés, l'a-
 mour accompagné de mille accessoires, se rend agréa-
 ble par des choses qui d'abord semblent être lui-même,
 & ne sont pas encore lui. Dans les climats plus chauds,
 on aime l'amour pour lui-même, il est la cause unique du
 bonheur, il est la vie. (Montesq. Esp. des Loix, t. I,
 p. 308.)

rompte pas la mere dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois la mere, par sensibilité, surmonte cette passion effrénée de la brutalité plutôt que de l'instinct ; alors on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; dans ce cas, ils sont tous deux exclus de la société, & perdent pour toujours tout droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*Arreoy*, nom qu'ils donnent à cette société infame (a).

Ce vice
n'est pas
général.

Malgré ce désordre, qui n'est pas général chez ces Insulaires, les femmes d'Otahiti, comme l'ont assuré sans fondement quelques Voyageurs, ne sont pas toutes portées à accorder les dernières faveurs à ceux qui veulent les payer. Il est aussi difficile dans ce pays, comme dans tout autre, d'avoir

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 457.

des familiarités avec les femmes mariées & avec celles qui ne le sont pas, si l'on en excepte toutefois les filles du peuple ; & même parmi ces dernières, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est vrai qu'il y a des prostituées, comme par-tout ailleurs ; le nombre en est peut-être encore plus grand, & telles sont les femmes qui viennent à bord des Vaisseaux. Il est certain qu'en les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes, & les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, & qu'il n'y a entr'elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer aussi que telle est leur nature, Une prostituée ne leur paraît pas commettre des crimes assez noirs, pour perdre l'estime & la société des compatriotes. En général, les femmes sont toutes versées dans l'art de la coquetterie, elles se permettent par ce moyen toutes sortes de libertés dans leurs pro-

pos. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait taxé de libertinage ; mais encore une fois , il n'est pas général (a).

Maladies. Il y a peu de maladies chez un Peuple dont la nourriture est si simple, & qui en général ne s'enivre presque jamais (b). Ils ont quelquefois la colique, & sont sujets aux éréfypeles & à une éruption cutanée de pustules écailleuses qui approchent de la lépre. Ceux des Naturels qui sont malades , vivent totalement éloignés du reste des habi-

(a) Cook , t. I , p. 457.

(b) *L'ivrognerie*, dit M. de Montesquieu, se trouve établie par toute la terre dans la proportion de la froideur & de l'humidité du climat. Passez de l'équateur jusqu'à notre pôle, vous y verrez augmenter l'ivrognerie avec les degrés de latitude. Passez du même équateur au pôle opposé, vous y trouverez l'ivrognerie aller vers le midi comme elle avait été vers le nord. Ce sont les différens besoins dans les différens climats qui ont formé les différentes manieres de vivre parmi les hommes. Les uns boivent parce qu'ils ont trop chaud, & les autres parce qu'ils ont trop froid. (Montesq. *Esp. des Loix*, t. I, p. 316.)

tans. Depuis que les Européens ont pénétré dans cette Isle , & qu'ils y ont porté la maladie vénérienne , on voit quelques Naturels couverts d'ulcères qui paraissent virulens ; ils les laissent à l'air & à la discrétion des mouches , sans y faire la moindre attention. Il n'y a pas de Médecins dans un pays où l'intempérance ne produit point de maladies. C'est pourquoi lorsque l'Ota-hitien souffre , il a recours à la superstition , & les Prêtres sont les seuls Médecins. La méthode qu'ils suivent pour opérer la guérison , consiste en prières , en cérémonies & en signes , qu'ils répètent jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé.

Leurs connaissances en chirurgie sont assez étendues ; il n'y a presque point de Naturel , tel blessé qu'il soit , qui ne se guérisse (a). MM. Bank & Solander citent une occasion dans laquelle un

Connaissances chirurgicales.

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 499.

matelot Anglois s'étant mis une écharde dans le pied , en souffrait extrêmement ; un vieil Otahitien présent à cette scène , examina le pied du matelot , il alla sur le rivage prendre un coquillage qu'il rompit avec ses dents , & au moyen de cet instrument , il ouvrit la plaie , & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Il avait apporté une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure , il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe , & en deux jours le malade fut parfaitement guéri (a). Ils ont l'usage de saigner , mais ce n'est ni au bras ni au pied ; un *Taoaa* , Médecin ou Prêtre inférieur , frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade , il ouvre par ce moyen la veine qu'on nomme *Sagittale* , & lorsqu'il a coulé suffisamment de sang , il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouver-

(a) Bank & Soland. t. II , p. 156.

ture : le lendemain on lave la plaie avec de l'eau (a).

Les Taïtiens se plaignaient, en 1773, qu'un Vaisseau Européen leur avait communiqué une maladie, qui, à ce qu'ils disaient, affectait la tête, le gosier & l'estomac, & qui enfin les faisoit mourir. Ils paraissent la redouter beaucoup; & depuis ce tems, ils ont demandé à plusieurs Voyageurs s'ils l'avaient. Ils appellaient cette maladie *Apa-no-peppe*, comme ils appellent la maladie vénérienne *Apa-no-pretane*, maladie Anglaise, quoiqu'ils conviennent universellement que la Fregate de M. de Bougainville l'a apportée dans leur Isle. Quoi qu'il en soit, on pourrait conclure que long-tems avant l'arrivée de quelques Vaisseaux Européens, ces Insulaires avaient cette maladie, ou quelque autre qui lui ressembloit beaucoup; car M. Cook leur a entendu parler

Suite des
maladies.

(a) Boug. t. II, p. 111.

d'Indiens morts avant cette époque ; d'une maladie qu'il a jugé être la maladie vénérienne. D'ailleurs elle n'est pas moins répandue qu'elle ne l'était en 1769 , quand ce Voyageur visita ces Isles pour la première fois (a). Ce qu'il y a de constant , c'est qu'en 1767 cette maladie n'avait pas pénétré chez les habitans d'Otaïti. Suivant MM. Bank & Solander , aucun homme de leur Equipage n'y contracta la maladie vénérienne ; comme les Anglais eurent commerce avec un grand nombre de femmes , c'est une preuve évidente que cette maladie n'était pas encore répandue dans cette Isle. *C'est à M. de Bougainville ou à moi , dit M. Bank , à l'Angleterre ou à la France , qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de Peuples heureux ; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper , sur cet article , d'une manière évidente , &*

(a) Cook , t. I , p. 450.

ma patrie & moi. Cet aveu est établi sur des Listes & des Journaux soigneusement tenus, des malades & des morts qu'ont occasionnées différentes maladies. La copie est déposée à l'Amirauté d'Angleterre, & signée par les convalescens. On y voit qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur une flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne, est déclaré, par sa signature & par le rapport du Chirurgien, avoir été guéri le 27 Décembre 1766, près de six mois avant l'arrivée de ces deux Navigateurs Anglais à Otahiti, où ils débarquerent en Juin 1767, & que le premier inscrit pour la même maladie, au retour, a été mis entre les mains du Chirurgien en Février 1768, six mois après que lesdits Navigateurs eurent quitté l'Isle, d'où ils partirent en Juillet 1767. Le Capitaine Cook, dans son Voyage sur l'Endeavour, trouva cette maladie établie dans l'Isle; le Voyage de M. de Bougain-

ville a été antérieur au sien : d'après cela , il est aisé de conclure (a).

Connaissances naturelles :

Sur les tems.

Les Otahitiens ont une sagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera , ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manieres de pronostiquer cet événement. Ils disent entre autres choses , que la voie lactée est toujours courbée latéralement , tantôt dans une direction , tantôt dans une autre , & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle , de maniere que si la courbure continue pendant une nuit , le vent correspondant soufflera le lendemain. Ce principe s'oppose diamétralement aux idées que nous avons de la voie lactée , sur laquelle il est aussi impossible que les vents aient de l'influence , que sur la puissance qui la dirige. Mais il suffit de dire que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems ,

(a) Bank & Soland. t. II, p. 162.

ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent rarement. Dans leurs plus grands voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connaissent dans quelle partie du ciel elles paraîtront, à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horison; ils savent aussi avec plus de précision qu'on ne le pourra croire, le tems de l'année où elles commencent à paraître & à disparaître. Ils divisent le tems par *Malama* ou par lunes : ils comptent treize de ces lunes, & recommencent ensuite par la première de cette révolution; ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il est impossible de connaître comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois ont vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils annoncent, & ne se trompent gueres, sur

Astronomie.

Division du tems.

le tems qu'il doit faire dans chacun des mois pour lesquels ils ont des noms particuliers. Ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mysteres de leur Religion. Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour, & six pour la nuit; chaque partie est de deux heures. Ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horison. Il y a encore quelques Naturels plus expérimentés qui poussent plus loin leurs connoissances, en disant à la seule inspection des étoiles quelle heure il est; mais il y en a peu qui aient ces sortes de notions.

Nombres.

En comptant, ils vont de un à dix, nombre des doigts des deux mains; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, & passant d'une main à l'autre, jusqu'à ce

qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Quand ils comptent au-delà de dix, ils répètent le nom de ce nombre, ils y ajoutent le mot *plus* : dix & un de *plus*, signifie onze; dix & deux de *plus*, signifie douze, & ainsi de suite, c'est l'expression verbale des signes d'algèbre. S'ils arrivent à dix & dix de *plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre. Lorsqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cens. On ne fait s'ils ont d'autres termes pour l'expression de plus grands nombres; il ne paraît pas qu'ils en aient besoin : car deux cens dix fois répétés, montent à deux mille; quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs (a). Ils

(a) Les Mexicains ont une méthode plus simple de désigner les nombres. Ils ont inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention. La figure du cercle représente l'unité. Elle se répète pour expri-

connaissent encore moins l'art de mesurer les distances, que celui de former des nombres. Ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brassé : lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils s'expriment, comme les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour la

mesurer les petits nombres; des signes particuliers expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis 20 jusqu'à 8000. Ils divisent l'année en 18 mois, chacun de 20 jours, qui tous ensemble font 360 jours. Ils ont observé ensuite que le soleil ne faisait pas sa révolution toute entière dans cette période, ils ont ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires sont appelés d'un nom synonyme de surnuméraires ou perdus. Et comme ils n'appartiennent à aucun mois, pendant toute leur durée il ne se fait aucun travail, ni aucune cérémonie religieuse. Si une différence tant approchée entre l'année des Mexicains & l'année vraie, prouve que ces peuples ont porté quelque attention à des recherches & à des spéculations astronomiques; on peut en déduire à-peu-près le même principe à l'égard des Ota-hitiens relativement à leurs connaissances, d'où l'on pourrait conclure que l'origine de ces peuples n'a pas été dans un état parfait de barbarie. (Hist. de l'Amér. par Robertson, t. II, p. 286.)

parcourir. Il y a en France, vers le midi, quelques Provinces où l'on exprime par des heures la distance des lieux (a).

Tous les Voyageurs prétendent que la langue de ces Insulaires est facile à apprendre. Toutes les consonnes aigres & sifflantes en sont bannies, parce que tous les mots finissent par une voyelle; ce qui les adoucit extrêmement. Il faut une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles, qui donnent une grande délicatesse dans l'expression. L'o & l'e sont les articles qu'ils mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs (b). La seule difficulté qui se fasse sentir, consiste dans le peu d'inflexion qu'ont les noms & les verbes. Cette langue a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus

Langage.

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland, t. II, p. 499.

(b) Cook, t. I, p. 303.

d'un tems. Malgré cela , ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs , qu'un étranger peu facilement comprendre ce qu'ils disent (a).

Musique. Ces Insulaires n'ont pas poussé à un si haut point de perfection l'art de la musique , que les autres connaissances. Ils jouent d'une flûte de *bambou* à trois trous ; ils soufflent dedans avec le nez , tandis que d'autres Naturels chantent. Toute la musique vocale & instrumentale consiste en trois ou quatre notes , entre les demi-notes , & les quarts de notes ; car ce ne sont ni des tons , ni des demi-tons. Ces notes , sans variété & sans ordre , produisent seulement une espèce de bourdonnement léthargique , qui ne blesse pas l'oreille par des sons discordans , mais qui ne fait aucune impression agréable sur l'esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur la terre , tan-

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 492.

dis que les idées de l'harmonie sont si différentes parmi les Nations diverses. Les Otahitiens ont aussi pour instrument une espèce de tambour , sur lequel ils font agir leurs mains & leurs doigts au lieu de baguettes (a). Il est à remarquer que dans les danses , ces Insulaires observent la mesure avec autant d'exactitude & de précision que les meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe.

Les habitans de cette Isle , outre le Commerce; commerce extraordinaire qu'ils font avec les étrangers par les échanges de cochons & de volailles , contre des clous , des plumes rouges , & des ustensiles en fer , en ont un continuel avec les Isles voisines qui sont à l'est d'Otahiti. Leur commerce consiste à changer leurs étoffes & des provisions de bouche , contre des perles fines & des foies de barbets , qui seraient fort

(a) Cook , t. I , p. 332.

estimées dans nos climats. Il est à observer que toutes les graines d'Europe, excepté celles du melon, de moutarde & de cresson, y croissent facilement & avec abondance (a). Ce qui contribue le plus à cette espèce de commerce de ces Insulaires avec ceux des Isles voisines, c'est que l'air y étant pur, ceux-ci ne craignent pas de prendre

(a) Bougainv. t. III, p. 88.

Les Indiens ont leurs arts, qui sont adaptés à leur manière de vivre. Notre luxe ne saurait être le leur, ni nos besoins être leurs besoins. Leur climat ne leur demande, ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de nos climats. Ils vont en grande partie nus; le peu de vêtemens qu'ils ont, le pays le leur fournit convenables. Ils n'ont donc besoin que de nos métaux, qui leur sont infiniment essentiels, sur-tout le fer, qui sont les signes de valeurs, & pour lesquels ils donnent des marchandises que leur frugalité & la nature de leur pays leur procurent en grande abondance. Ainsi de tous les tems, comme actuellement, les Voyageurs qui négocieront aux Indes y porteront des métaux, & n'en rapporteront pas. C'est à la politique à réfléchir sur le bien ou le mal de cette espèce de commerce. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 468.)

des maladies des autres Insulaires , & réciproquement. L'air en général y est si pur , que malgré la chaleur qui est quelquefois extrême , les alimens s'y conservent plus long-tems que dans des climats où il fait une chaleur également forte. On n'y trouve ni grenouilles , ni crapauds , ni serpens d'aucune espèce. Les fourmis & les mouches qui y sont en petit nombre , sont les seuls insectes incommodes. La partie sud-est de l'Isle semble être mieux cultivée & plus peuplée que les autres. Chaque jour il y arrive des bateaux chargés de différens fruits , de sorte que les étrangers qui y abordent , y trouvent des provisions en très-grande quantité , & par conséquent à plus bas prix que dans tout autre canton de l'Isle. Le flux & le reflux de la marée y sont peu considérables , & son cours est irrégulier , parce qu'elle est maîtrisée par les vents qui y soufflent ordinairement de l'est au sud-sud-est , & que ce sont le plus

souvent de petites brises (a). Il y a , à quelque distance d'Otahiti , une Isle nommée *Bolobola* , qui dans l'origine , suivant le rapport des Naturels , a servi à faire un lieu d'exil pour les criminels. Cet usage a duré pendant quelques années ; mais le nombre des exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement , pour se soustraire à la punition de leurs crimes , que les productions de cette Isle devenant insuffisantes pour la subsistance des habitans , la nécessité en a fait des pirates. Ils sont souvent en guerre avec les Otahitiens , à cause des prises des pirogues qu'ils font journellement (b).

Gouvernement.

Quoique cette cause soit réellement un manque de bonheur dans la maniere d'être des Otahitiens , l'on va voir que plusieurs autres causes sont pour ces

(a) Bank & Soland. t. II , p. 161.

(b) Bougainville , t. III , p. 190.

Peuples des motifs encore plus puissans de déplaisirs , peut-être même d'esclavage , dans la forme de leur Gouvernement , de leurs Loix , de leur Religion. En général , dans ce pays , la fertilité des campagnes assez durable , même pendant l'hiver , peut le disputer aux plus riches paysages qu'ait répandu la Nature sur les diverses parties du globe. La douceur du climat , & la bonté du sol , qui produit presque sans culture toutes sortes de végétaux nourrissans , semblent assurer la félicité des Naturels. En considérant ce qu'est le bonheur dans ce monde , il n'est pas de Nation dont le sort paraisse plus désirable que celui des Otahitiens. La population s'y accroît en proportion de la culture : car plus les moyens de subsister sont faciles , plus les besoins sont en petit nombre , delà l'aisance. On a déjà dit que les plaines & les vallées étroites sont les seules parties habitées , quoique la plupart des

collines soient très-propres à la culture , & capables de nourrir un nombre infini d'hommes. Peut-être que dans la suite , si la population s'accroissait considérablement , les Naturels mettraient en culture les districts qui leur sont maintenant inutiles & superflus. La distinction trop manifeste des rangs , qui subsiste à Otahiti , n'affecte pas autant la félicité du peuple qu'on ferait porté à le croire. Il y a un Souverain-Général , & différentes classes de sujets , telles que celles d'*Arée* , de *Manachouna* & de *Towtow* , qui ont quelques rapports éloignés avec le gouvernement féodal. La simplicité de leur manière de vivre , tempère ces distinctions , & ramène l'égalité. Dans une contrée où le climat & la coutume n'exigent pas un vêtement complet ; où il est aisé de cueillir à chaque pas assez de plantes pour en former une habitation décente , commode & pareille à toutes les autres ; où , avec
peu

peu de travail , chaque individu se procure tout ce qui est nécessaire à la vie , on ne doit pas beaucoup connaître l'ambition & l'envie. Il est vrai que les premières familles possèdent presque exclusivement quelques articles de luxe , les cochons , le poisson , la volaille & les étoffes ; mais le désir de satisfaire son appétit , peut tout au plus rendre malheureux les individus , mais non pas la Nation. La populace de quelques Etats policés est infortunée , parce que les riches ne mettent aucun frein à leurs plaisirs : mais à Orahiti , entre l'homme le plus élevé & l'homme le plus vil , il n'y a pas cette distance qui subsiste dans les Etats policés , entre un Négociant & un Laboureur. L'affection des Insulaires pour les *Earées* , qu'on remarque dans toutes les occasions , donne lieu de supposer qu'ils se regardent comme une seule famille , & qu'ils respectent leurs vieillards dans la personne de leurs

chefs , d'où l'on peut conclure que l'origine de ce Gouvernement est patriarchale ; & qu'avant que la constitution eût pris la forme actuelle , la vertu élevait seule peut-être au titre de Pere du peuple. La familiarité qui regne entre le Souverain & le sujet , offre encore des restes de la simplicité antique. Le dernier homme de la Nation parle aussi librement au Roi qu'à son égal ; il a le plaisir de le voir aussi souvent qu'il le désire. Ces entrevues deviendront plus difficiles dès que le despotisme commencera à s'établir. Le Prince pour donner des marques d'égalité , s'amuse quelquefois à faire les mêmes travaux que ses sujets ; & n'étant pas encore dépravé par les fausses idées de noblesse & de grandeur , il rame souvent sur sa pirogue , sans croire qu'il déroge à sa dignité (a). On ne

(a) Les Relations de la Chine parlent de la cérémonie d'ouvrir les terres que l'Empereur fait tous les ans,

fait pas combien durera une égalité si heureuse , puisque l'indolence des Chefs est un acheminement à sa destruction , malgré la fertilité inépuisable du sol. Quoique les *Towtows* chargés de la culture , sentent à peine maintenant le poids du travail , insensiblement il s'appesantira sur eux ; car le nombre des chefs & des riches doit s'augmenter en beaucoup plus grande proportion que leur propre classe , par la raison seule que les chefs ne font absolument rien. Cet accroissement de travail produira un mauvais effet sur leur physique , ils deviendront mal conformés , & leurs os

On a voulu exciter les peuples au travail par un acte public & solennel.

Vanty, troisième Empereur de la troisième Dynastie , cultiva la terre de ses propres mains , & fit travailler à la soie , dans son Palais , l'Impératrice & ses femmes. (Hist. de la Chine.)

Chez les anciens Perses , il y avait un jour de l'année où les Rois quittaient leur faste pour manger avec les laboureurs. (Relig. des Perses.)

s'affaibliront , de robustes qu'ils étaient. Plus exposés à l'action du soleil , leur peau se noircira ; en profitant leurs filles dès le bas-âge aux plaisirs des Grands , la race deviendra infiniment petite. Ces êtres précieux , au contraire, bien nourris & bien entretenus , conserveront tous les avantages d'une taille extraordinaire , d'une élégance supérieure de formes & de traits , & d'un teint plus blanc , en se livrant à leur appétit vorace , & en passant leur vie dans une entière oisiveté. Enfin le peuple s'appercevra de cet esclavage & des causes qui l'ont produit , & le sentiment naturel des droits de l'homme se ranimant en lui , il doit y avoir une révolution nécessaire. Tel est le cercle naturel des choses humaines ; mais rien n'annonce de sitôt un pareil changement. On ne saurait trop répéter aux Européens , que l'introduction des besoins factices hâtera cette fatale époque. S'il en coûte le bonheur des Nations

pour connaître le caractère de quelques individus ; il serait à désirer que la mer du Sud fût restée inconnue à l'Europe & à ses inquiets habitans (a). Le Roi est continuellement entouré de conseils judicieux , qui ont une grande part au gouvernement. On ne fait pas au juste jusqu'où s'étend son pouvoir comme Roi , ni quelle autorité il a sur les chefs ; tout paraît cependant concourir

(a) Relat. de Forster , Cook , t. I, p. 393.

La nature , dit M. de Montesquieu , qui a donné aux Indiens en général une faiblesse qui les rend timides , leur a donné aussi une imagination si vive que tout les frappe à l'excès. Mais comment accorder cette faiblesse avec leurs actions atroces , leurs coutumes , leurs pénitences barbares ? Les Indiens de quelques cantons , il en faut excepter ceux d'Otaïti & quelques autres , s'y soumettent à des maux incroyables ; les femmes s'y brûlent elles-mêmes , ou s'ensevelissent toutes vivantes ; voilà bien de la force pour tant de faiblesse. Mais cette même délicatesse d'organes qui leur fait craindre la mort , sert aussi à leur faire redouter mille choses plus que la mort. C'est la même sensibilité qui leur fait fuir tous les périls , & les leur fait tous braver. (Montesq. Esp. des Loix , t. I, p. 310.)

à l'état florissant de l'Isle. Il est fâcheux qu'on connaisse si superficiellement ce gouvernement ; car on ne fait pas par quelle liaison & par quel rapport tant de classes , d'ordres , de fonctions & d'emplois différens , forment un corps politique. A bien réfléchir , on peut cependant assigner à ce gouvernement , comme on l'a déjà dit , la forme d'une administration féodale ; à en juger sur le rapport des Voyageurs & des Philosophes , elle a de la stabilité , & sa forme n'a presque rien de vicieux. Les *Eowas* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi ; excepté les *Towtows* , il n'y a aucun Insulaire qui soit exclus de ce privilège : mais il n'est point question de femmes ; elles ne mangent jamais avec les hommes , de quelque rang qu'elles soient. Malgré cette espèce d'établissement monarchique , la personne du Roi n'a rien qui puisse le distinguer , aux yeux d'un étranger , du reste de ses sujets : il est vêtu d'une

pièce d'étoffe commune , enveloppée autour de ses reins , de manière qu'il semble fuir toute pompe inutile ; il affecte même de mettre plus de simplicité dans ses manières , qu'aucun autre des Grands de la Cour. En général , les Chefs de ces Isles sont plus aimés que craints par le peuple : ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & équité ?

C'est un usage parmi les *Earées* & les autres Insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les *Towtows*, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les sociétés appelées *Earéées*, où un grand nombre d'hommes & de femmes se réunissent en corps , & mettent en commun leurs épouses & leurs maris. Il est certain que ces sociétés empêchent infiniment l'accroissement des classes supérieures , dont elles sont uniquement

Loix.

composées. Dans ces sociétés, les freres & les sœurs peuvent se conjoindre (a). La constitution politique de cette Ile, est la même que celle des Peuples anciens dans beaucoup de manieres. Les Chefs des Districts de Taïti, par exemple, n'ont aucun respect pour le Souverain par excellence (b). Ceci revient assez à ce que l'on a toujours pensé, que les hommes parvenus au même degré de civilisation, se ressemblent les uns les autres plus qu'on ne le croit, même aux deux extrémités du monde. S'il survient des contestations entre les habitans touchant la propriété de terres, le plus fort se met en possession du terrain contesté; mais le plus faible porte ses plaintes à l'*Earée*, qui, dans les vues politiques de maintenir l'égalité entre ses sujets, manque rarement

(a) Cook, t. II, p. 369.

(b) Relat. de Forster, Cook, t. II, p. 356.

d'accorder au plus pauvre la terre qui était en litige (a). Quoique ce Peuple, qui ignore entièrement l'art d'écrire, & qui par conséquent ne peut avoir des Loix fixées par un titre permanent, ne paraisse pas vivre sous une forme régulière de gouvernement, il regne cependant parmi les Naturels une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les Nations de l'Europe, lors du Gouvernement féodal, qui accordait une liberté licentieuse à un petit nombre d'hommes, & qui soumettait le reste au plus vil esclavage. Il y a quatre différens ordres dans la société; l'*Earée rahée* ou Roi; l'*Earée* ou Baron; le *Manahounis* ou vassal, & le *Towtow* ou paysan. L'Isle étant divisée en deux péninsules, il y a dans chacune un *Earée rahée*, qui en a la souveraineté. Ces deux espèces de Rois sont traités

(a) Boug. tom. III, p. 78.

avec beaucoup de respect par les Taïtiens de toutes les classes ; mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les *Earées* en exercent dans leurs Districts. Les *Manahounis* cultivent le terrain qu'ils tiennent du Baron , & les *Towtows* font les travaux les plus pénibles ; ils cultivent la terre sous la direction des *Manahounis* , qui ne sont que des cultivateurs de nom (a). Ils vont chercher le bois & l'eau , ils appréhendent les alimens , & font aussi le métier de pêcheurs. En général , chacun des *Earées* a une espèce de Cour , composée des fils cadets de sa Tribu , qui ont chacun différens emplois au-

(a) La culture des terres est le plus grand travail des hommes. Plus le climat les porte à fuir ce travail , plus les loix doivent y exciter. Ainsi les loix des Indes qui donnent les terres aux Princes , & aux sujets la peine de les cultiver , ôtent aux particuliers l'esprit de propriété , augmentent les mauvais effets du climat , c'est-à-dire , la paresse naturelle & le dégoût du travail. (Montesqu. Esp. des Loix , t. I , p. 312.)

près de sa personne (a). Il est d'usage qu'un enfant soit Souverain pendant la vie de son pere ; suivant la coutume du pays , il succède en naissant au titre & à l'autorité du pere. On choisit alors un Régent ; mais le pere du nouveau Souverain conserve ordinairement sa place , à ce titre , jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même. On s'écarte quelquefois de cet usage , lorsque le pere du nouveau Souverain a fait quelque action éclatante dans la guerre ; mais pour prévenir , par un plus grand mal , les désordres que pourrait occasionner la commune prétention des enfans à succéder à la souveraineté , il y a une politique cruelle qui les fait étouffer en naissant (b). Il est difficile d'appercevoir que sous un Gouvernement si imparfait & si grossier , la justice distributive soit admir-

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 522.

(b) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 407.

nistrée fort équitablement : mais il doit aussi y avoir peu de crimes dans un pays où il est si facile de satisfaire ses goûts & ses passions , & où par conséquent les intérêts des hommes ne sont pas souvent opposés les uns aux autres (a).

Les Otahitiens n'ayant ni monnoie , ni signe fictif qui lui ressemble , il n'y a donc dans l'Isle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer , & sur lequel elles puissent exercer leur empire (b). On

(a) Le peuple des Indes est doux, tendre, compatissant ; aussi ses législateurs ont-ils une grande confiance en lui. Ils ont établi peu de peines , & elles sont peu sévères ; elles ne sont pas même rigoureusement exécutées. Il semble qu'ils ont pensé que chaque citoyen devait se reposer sur le bon naturel des autres. Heureux climat qui fait naître la candeur des mœurs , & produit la douceur des loix ! (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 323.)

(b) Ce qui assure le plus la liberté des peuples qui ne cultivent point les terres , c'est que la monnoie leur est inconnue. Les fruits de la chasse , de la pêche , ne

doit ajouter que par-tout où les Loix ne mettent point de restriction au commerce des femmes , il y a peu d'adultères de la part des hommes. Ces Insulaires sont voleurs ; mais comme chez eux personne ne peut éprouver de grands dommages , ou tirer de grands profits du vol , il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par des châtimens. Cependant le vol & l'adultère se punissent quelquefois , quand les coupables sont pris en flagrant délit : dans tous les cas d'injure ou de délit , la punition du coupable dépend de l'offense. Comme la punition n'est auto-

peuvent s'assembler en assez grande quantité ni se garder assez , pour qu'un homme se trouve en état de rompre tous les autres ; au lieu que lorsqu'on a des signes de richesses , on peut faire un amas de ces signes & les distribuer à qui l'on veut. Chez les peuples qui n'ont point de monnaie , chacun a peu de besoins , & les satisfait aisément & également. L'égalité est donc forcée , aussi leurs Chefs ne sont-ils point despotiques. (Montesq. *Esp. des Loix*, t. I, p. 390.)

risée par aucune Loi , & qu'il n'y a point de Magistrat chargé de la vindicte publique , le coupable échappe souvent au châtement , à moins que l'offensé ne soit le plus fort. Cependant un Chef punit ses sujets immédiats, quand ils commettent des fautes à l'égard les uns des autres ; il châtie même les Insulaires qui ne dépendent pas de lui , lorsqu'ils sont surpris coupables de quelque délit dans son propre District (a). Malgré cela , la distinction des rangs est si marquée à Otahiti , & la disproportion si cruelle , que les Rois & les Grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & valets ; il y a même une classe de ces malheureux qu'on choisit pour servir de victimes dans les sacrifices (b).

Religion. Les *Morai* , dont on a déjà parlé ,

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 525.

(b) Bougainv. t. II , p. 108.

sont autant des Cimetieres que des lieux de culte. L'Otahitien approche de son *Moraï* avec un respect & une dévotion incroyables. Il ne croit pas cependant que ce lieu renferme rien de sacré , mais il y vient adorer une Divinité invisible ; & quoiqu'il n'en attende pas de récompense , & qu'il n'en craigne pas de châtement , il exprime toujours son adoration & ses hommages de la maniere la plus respectueuse & la plus humble. Lorsqu'il approche d'un *Moraï* pour y rendre un culte religieux , ou qu'il porte son offrande à l'autel , qui consiste en plumes rouges qu'ils nomment *Oora* , & qui croissant sur la tête d'un perroquet verd , sont employées comme des symboles des *Eatuas* , ou des Divinités , dans toutes leurs cérémonies religieuses (a) , il se découvre toujours le corps

(a) Cook , t. II , p. 371.

jusqu'à la ceinture : ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à l'extérieur. Ces Peuples ne sont pas idolâtres ; ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains , ni aucune partie visible de la création ; ils adoptent seulement certains oiseaux particuliers , auxquels ils attachent des idées superstitieuses relativement à la bonne & à la mauvaise fortune ; ils ne les tuent jamais , & ne leur font aucun mal ; cependant ils ne leur rendent aucune espèce de culte (a).

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 521.

Dans quelques tribus des Indes , une des plus grandes marques d'un respect superstitieux est , que ces Indiens ne connaissent point de bonheur plus grand , que celui de tenir en mourant la queue d'une vache. Comme ces peuples croient à la métempsychose , ils s'imaginent que dans cette attitude leur ame passe en direction dans le corps de cet animal , & ils ne peuvent pas lui souhaiter une demeure plus agréable. On fait l'usage qu'ils font de ses excréments dans leurs ablutions & leurs purifications. Eussent-ils commis le plus grand crime , ils se croient sanctifiés dès qu'ils s'en sont frottés depuis les pieds jusqu'à la tête. (Hist. des Indes.)

Le

Les Otahitiens croient que l'ame subsiste après la mort; ils imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle était unie; qu'elle observe les actions des vivans, & goûte du plaisir de voir des témoignages d'affection & de douleur. Leur religion est enveloppée de mystères, & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent du langage ordinaire. *Un des Chefs*, dit le Capitaine Cook, *nous demanda très-sérieusement si nous avions un Dieu eatua dans notre pays, & si nous le priions. Quand nous lui dîmes que nous reconnaissons une Divinité invisible qui a créé toutes choses, & que nous lui adressions nos prières, il fut fort content; il fit des réflexions sur nos réponses, & il semblait nous avouer que les idées de ses compatriotes correspondaient aux nôtres en ce points (a).*

(a) Cook, t. I, p. 345.

Tout sert à nous convaincre que l'idée simple & juste d'un Dieu a été connue des hommes dans tous les âges & dans tous les pays ; & que ces systêmes embrouillés & absurdes d'idolâtrie , qui déshonorent l'histoire de presque toutes les Nations, ont été inventés par des imposteurs. L'amour de la domination ou le goût du plaisir & de l'indolence inspirerent toujours aux Prêtres païens l'idée d'affervir l'esprit des peuples en éveillant la superstition.

Idées relatives à la Religion.

Les Otahitiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers provient originellement de l'union de deux êtres. Ils donnent à la Divinité suprême un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihétoomoo* ; ils appellent *Tepapa* l'autre qu'ils croient avoir été un rocher ; ils ont engendré concurremment & par conjonction les 13 mois & les jours. Ils supposent que les Dieux, qui sont le soleil & la lune, ont engendré une certaine quantité d'étoiles, & qu'elles se

sont multipliées d'elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux planètes (a). Ils supposent que les éclipses doivent être le tems de la copulation. Ils sont dans la persuasion que la plus grande partie de la terre est placée à une grande distance à l'orient de leur Isle, qui a été détachée du continent, tandis que la Divinité le traînait vers la mer, avant de s'être décidé sur la forme & l'aspect qu'il devait lui faire prendre (b). Ils croient aussi qu'il y a une race inférieure de Dieux qu'ils nomment *eatuas* ; ils leur attribuent la formation du premier homme ; ils étaient mâles & femelles , car ils prétendent encore que ce premier homme entraîné par l'instinct universel à propager son espèce, n'ayant pas d'autre femelle que sa mere, en eut une fille, & que s'unifiant avec cette fille ils donnerent naif-

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 514.

(b) Boug. tom. III, p. 77.

sance à plusieurs enfans qui se multiplierent pour peupler le monde. *Mawwe*, qui est le Dieu des tremblemens de terre, est le sujet de leur offrande dans leurs repas, au commencement desquels ils mettent à l'écart quelques morceaux de mets préparés. *Tano* est le Dieu auquel ils adressent le plus souvent leurs prieres, parce que c'est celui qui prend une plus grande part aux affaires des humains. Ces peuples en admettant que l'ame est immortelle, admettent en même tems deux états de différens degrés de bonheur. Ils imaginent que les Chefs & les principaux personnages de l'Isle entreront dans le premier rang, & les Naturels d'une qualité inférieure dans le second : car ils ne pensent pas que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'ils soient connus de leurs Dieux en aucune maniere (a). Ils pen-

(a) Cook, Bank & Soland. t. II. p. 514.

fent que l'Etre suprême est trop élevé au-dessus des mortels pour être affecté des actions qu'ils peuvent exercer sur la terre (a). Si leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée, & le bien & le mal qu'ils font, proviennent ou de l'instinct, ou de leur faiblesse. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnaître, à adorer une Puissance supérieure, prend une direction modérée, & se porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux. Lorsqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de la crainte & de l'indolence des hommes, sont supposés conduire l'univers, & deviennent l'objet du culte religieux, la superstition prend des formes plus bizarres & plus atroces.

(a) Boug. t. III, p. 76.

Des
Prêtres.

Le caractère des Prêtres est héréditaire dans les maisons ; il appartient aux cadets de famille , & cet état est répandu dans tous les ordres des familles. Ils sont presque autant respectés que les Rois mêmes. Toute leur science consiste à savoir les noms des différens Dieux & leurs principaux rangs ; & à les invoquer. Ils ont aussi plus de lumières sur la Navigation & sur l'Astronomie que le reste du peuple , & le nom de *Tahowa* qu'on leur donne, ne signifie autre chose qu'un homme éclairé (a).

Sacrifices.

La Religion de ces Insulaires admet aussi des sacrifices humains. Des hommes criminels accusés de certains crimes , sont condamnés à être sacrifiés aux Dieux , s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose qu'en certaines occasions , ils jugent ces fortes de sa-

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 514.

crifices nécessaires , & qu'ils prennent sur-tout pour victimes les hommes qui dévoués à la mort par les Loix du pays , sont pauvres & de la classe inférieure du peuple. Des Voyageurs ont vu par les Naturels mêmes , qu'ils sacrifiaient des hommes à l'Etre suprême. Les victimes dépendent le plus souvent du caprice du Grand-Prêtre , qui dans les Assemblées solennelles se retire seul au fond de la maison de Dieu , & y passe quelque tems : en sortant , il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu , & conversé avec lui , car ce Pontife jouit seul de ce privilège ; & que Dieu demande un sacrifice humain ; qu'après avoir réfléchi sur le choix de sa victime , il désire telle personne présente , contre laquelle le Prêtre vindicatif a vraisemblablement quelque grief. On tue sur-le-champ cet infortuné , & il périt ainsi victime du ressentiment du Grand-Prêtre , qui , sans doute au besoin , a assez d'adresse

pour persuader que le mort était un méchant (a).

Mariages.

Le mariage chez ces Peuples n'est qu'une convention entre l'homme & la femme , dont les Prêtres ne se mêlent point ; il est cependant un engagement pour la vie. Dès qu'il est contracté , ils en observent les conditions ; mais si les parties se séparent d'un commun accord , dans ce cas , le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage (b).

(a) Cook , t. I , p. 455.

Les préjugés de la superstition , lorsqu'elle est jointe encore à la haine & à l'idée de vengeance, sont supérieurs à tous les autres préjugés , & ses raisons à toutes les autres raisons. (Montesq. Esp. des Loix , t. I , p. 391.)

(b) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 520.

Il y a cette différence entre le divorce & la répudiation , que le divorce se fait par un consentement mutuel à l'occasion d'une incompatibilité mutuelle , au lieu que la répudiation se fait par la volonté & pour l'avantage

La coutume du pays n'accorde au Souverain qu'une seule femme ; mais elle lui laisse la liberté de se choisir un certain nombre de concubines (a).

Quoiqu'il n'y ait pas de taxe fixée par les Prêtres à la conduite nuptiale, ils se sont cependant appropriés des cérémonies dont ils retirent des avantages considérables, telles que celles provenant de l'usage de se piquer la peau, ainsi que l'opération de fendre la partie supérieure du prépuce, pour empêcher qu'il ne recouvre le gland. Cette opération n'est pas tout-à-fait la même que la circoncision, qui est une amputation circulaire qui n'est pas d'usage chez ces Peuples. Comme les Prêtres peuvent seuls faire ces opérations, & que c'est le plus grand

Opérations
à ce sujet.

d'une des parties, indépendamment de la volonté & de l'avantage de l'autre. (Montesq. *Esp. des Loix*, t. I, p. 362.)

(a) Boug. t. III, p. 74.

deshonneur de n'en pas porter les marques , ces cérémonies peuvent être considérées comme très-lucratives aux Prêtres , en proportion des facultés & du rang des parties (a).

Cérémonie
relative au
mariage.

Il est d'usage dans l'Isle d'*Otahiti* , que les premiers momens destinés au mariage soient employés publiquement. En conséquence les nouveaux époux sacrifient à Vénus devant une nombreuse assemblée , sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action ; ils ne s'y livrent au contraire que pour se conformer à l'usage. Parmi les spectateurs , il y a plusieurs femmes distinguées ; & celle qui préside à la cérémonie , donne à la victime des instructions sur les épreuves multipliées qu'elle doit subir. En général , quoique les filles qui passent par ces épreuves soient jeunes , elles

(a) Relat. de Cook , Bank & Soland. t. II , p. 521.

ne paraissent pas toutefois avoir besoin de conseil (a). Cette cérémonie singulière peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-tems discutée par les Philosophes : La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de l'usage ? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des Nations, il ne fera peut-être pas facile de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit : si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne fera pas plus facile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces Peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace. Cependant en con-

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 374.

sidérant l'homme sauvage dans ses actions & dans ses habitudes, on apperçoit que la honte ne doit pas exister dans l'état de pure nature, parce qu'il ne peut y avoir de honte où l'on n'admet point de crime : elle n'est donc pas imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, mais par l'influence des Loix, qui sont encore relatives à des raisons de climat. Dans les régions glacées, où les habitans sont perpétuellement couverts par tout le corps, de paraître nud comme les sauvages Indiens, serait regardé non-seulement comme un acte extrême, mais encore comme un acte indécent. Il y a des pays civilisés où les femmes montrent leur buste en entier ; dans d'autres, elles le cachent précieusement. C'est un crime énorme à une femme Chinoise que de montrer son pied ; en Europe, les femmes emploient l'art pour faire paraître leurs pieds dans

toute l'élégance de leurs formes. D'après cela , on peut conclure que la honte n'est que relative ; qu'elle n'est pas dans la nature de l'homme , puisqu'il lui faut des Loix pour lui faire connaître & réprimer les excès , qui sont les principes de cette honte.

Tels sont dans les mœurs & le gouvernement des Otahitiens , les traits les plus frappans qui peuvent le faire regarder non comme un Peuple très-civilisé , mais comme un Peuple dont le caractère & les institutions diffèrent infiniment peu du caractère & des institutions des autres Nations les plus civilisées des Indes.

F I N.

Voyages de Mr Le Bon	392.
Essay sur l'île d'Albany	149
total	541

Notes

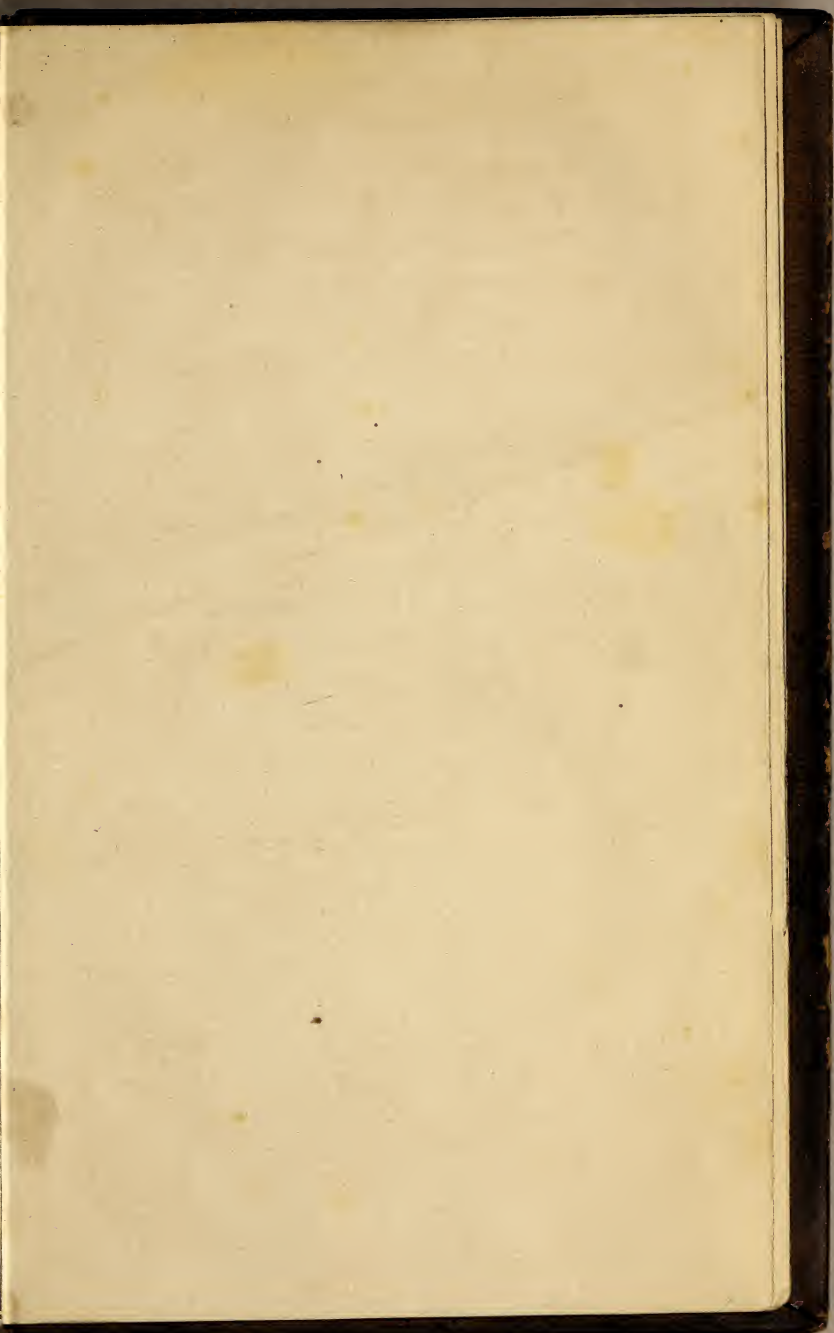
pages 89. 116. 121. 140. 146. 280

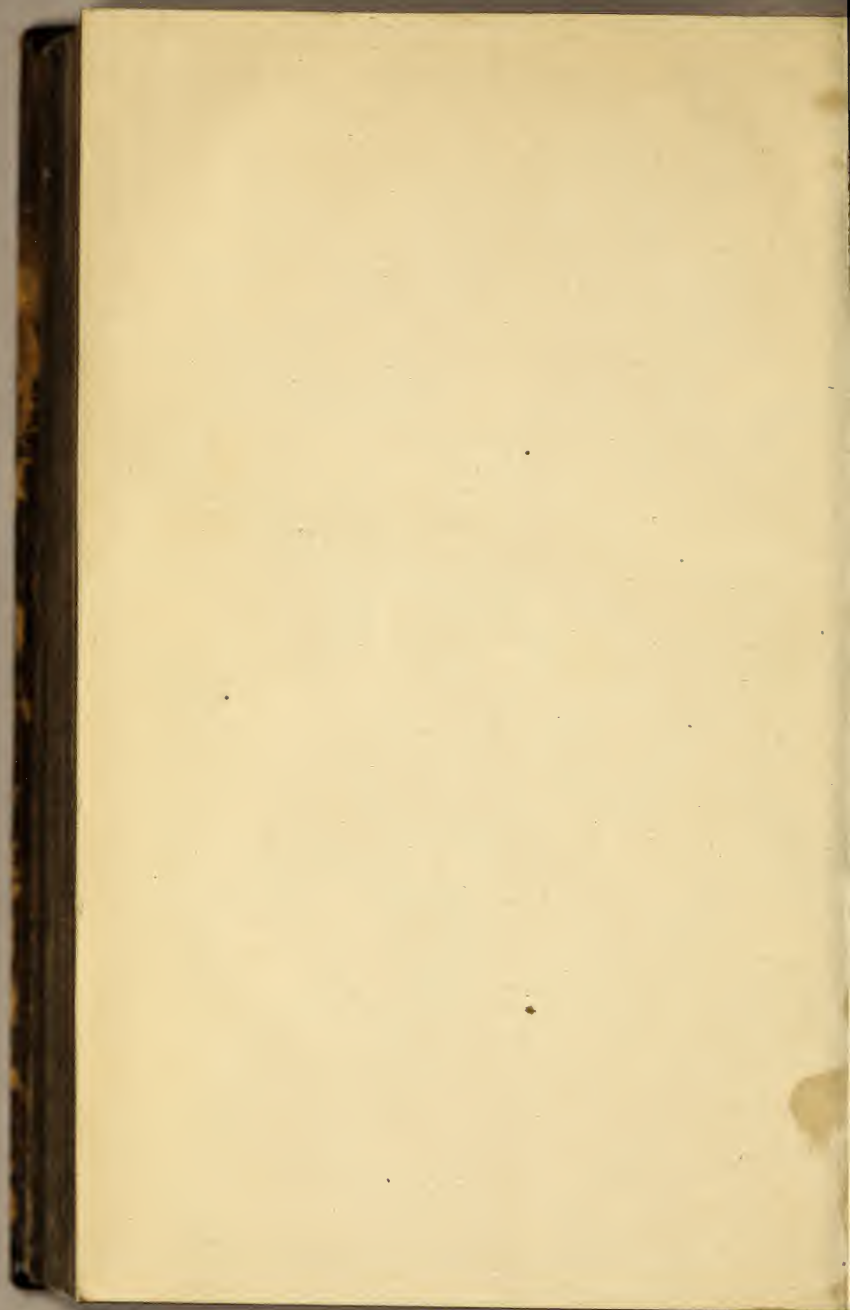
375. 381.

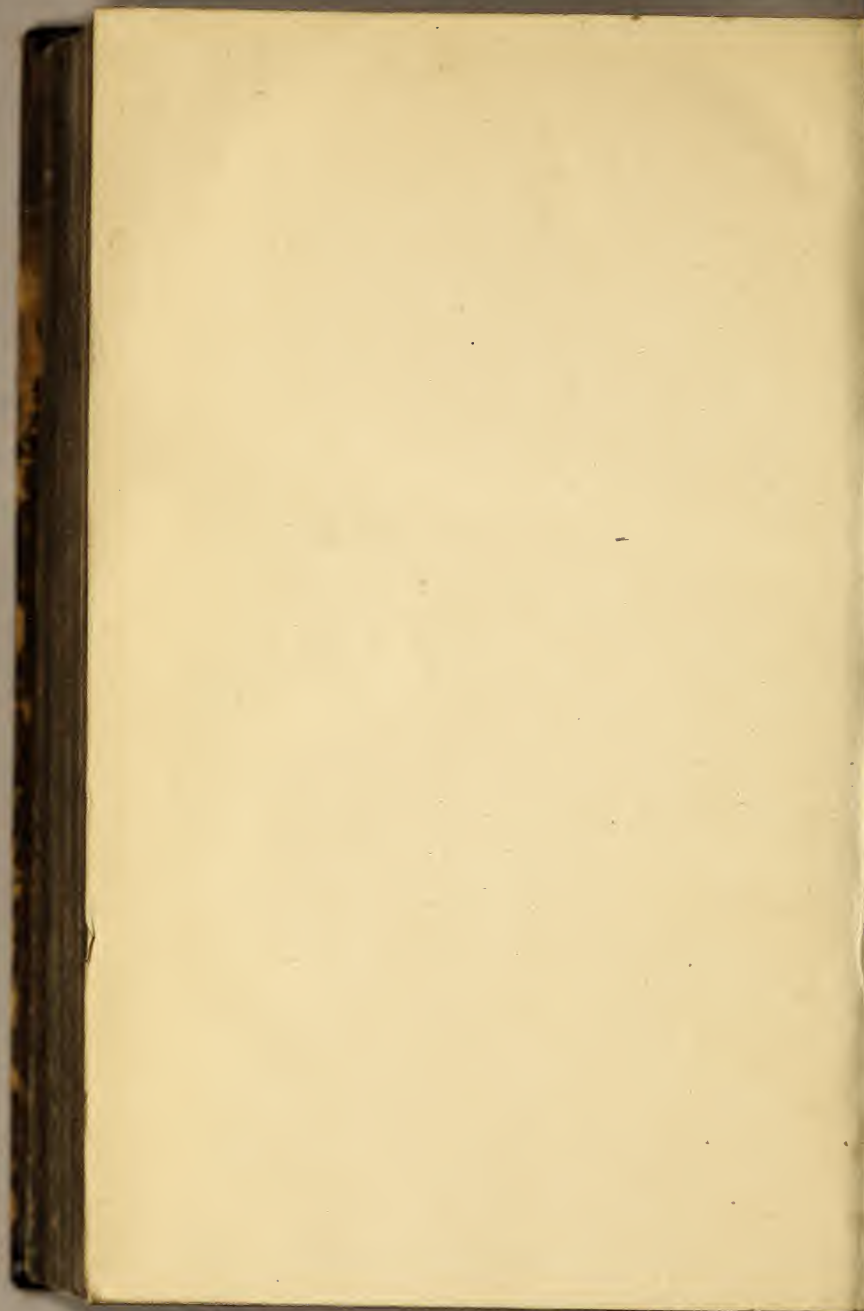
pages 55. 65. 67. 71. 110. 118. 122.

3 # 10

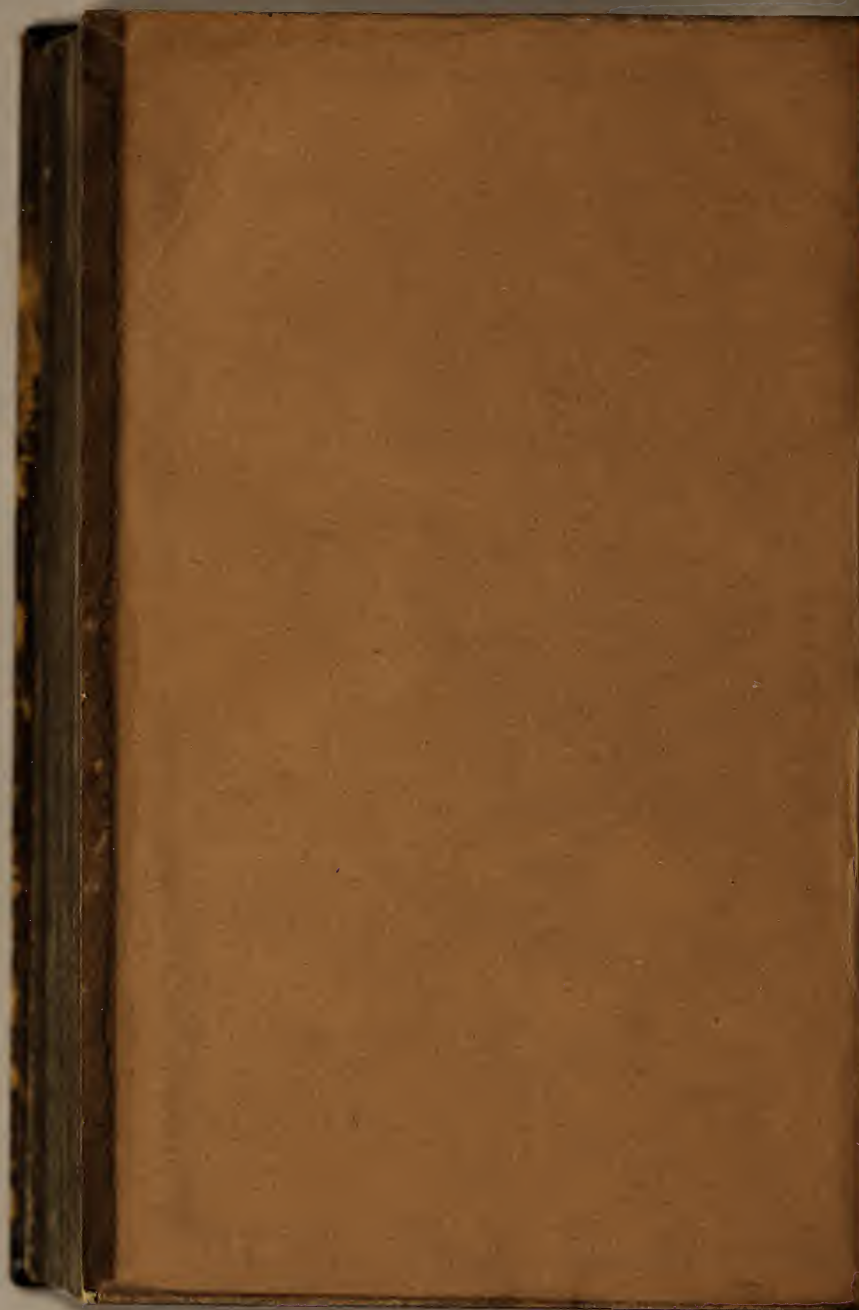












E 717
Q 7-52

